


Urgent
Amérique Latine
mensuel d'information générale

N° 8 3 janv./3 févr. 1978

Prix : 6 F. — Suisse : 3 F

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I	C	R	i	S	E						
II						L	U	T	T	E	S
III						A					
IV				V	O	T	E	R			
V		A	M	E	R	I	Q	U	E		
VI		R				N			S		
VII		M				E			P		
VIII		E							O		
IX		E		1	9	7	9		i		
X									R		
XI	T	O	R	T	U	R	E				



Bolivie: le 180e coup d'état

Noël et Années Nouvelles

Panorama 78

40p 9800

ips

THIRD WORLD NEWS AGENCY

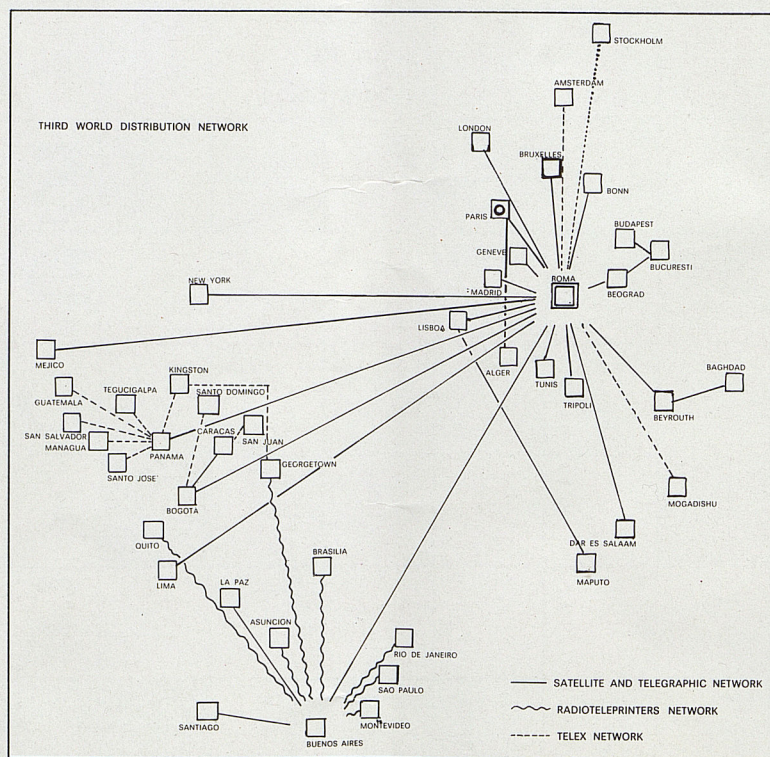
INTER PRESS SERVICE

93, rue du Fg. Saint Denis - 75010 Paris

Tél. : 770 03-01

Depuis le 1er décembre, Publications FRANCE LATINE assurent le service et la représentation parisienne de l'Agence de presse internationale INTER PRESS SERVICE, membre du pool des Agences de presse du Tiers-Monde. L'accord de coopération journalistique entre IPS et Urgent AMÉRIQUE LATINE assurera une meilleure information des lecteurs et une ouverture internationale à leur revue.

Heures de permanence : 9 h 30 – 22 h.



Pour tout abonnement quotidien ou hebdomadaire aux câbles d'information, en espagnol ou en anglais, s'adresser à :

INTER PRESS SERVICE
93, rue du Faubourg Saint-Denis
75010 Paris
Tél. 770.03.01

Urgent
Amérique
Latine

Rédaction et publicité : 8, rue Au Maire,
75003 Paris, tél. 271.86.25
Directrice de la publication : Michèle
Mattelart
Secrétaire de rédaction : Jean-Pierre Des-
mond.

Rubriques :

Rapports de forces internationaux :
Bernard Cassen
L'événement : Carlos Gabetta
Questions politiques : Eduardo Oli-
vares
Cultures et Sociétés : Roger Bartra
Économie : Patricio Tupper
Productions culturelles : Ignacio Ra-
monet (cinéma), Huguette Faget
(théâtre), Daniel Salinas (musique)
Magazine : Catherine Bastard (coor-
dination)
Dossier : Armand Mattelart

Couverture : Josefina Santa Cruz
Service d'agences : Inter-Press Ser-
vice - Prensa Latina - alai -ciila -
Latin America news letter
Photos : agence Sunset

Ont également participé à ce numéro :

Bernard Alex, Vilma Fuentes, Jean-
Pierre Hermano, André Jacques,
Antonio Prior, Guido Rocha, Céline
Renney, Osvaldo Soriano, Marta
Torres, Patty, Carlos.

Administration et gestion : Luis Alvarez.
Diffusion et abonnements : Beatriz Rio-
seco.

Composition : Germinal 272.71.13.

Impression M.S. 672.23.63.

Distribution : N.M.P.P. - Diffusion Popu-
laire (Librairies).

Mensuel édité par Publication FRANCE-
LATINE, S.A.R.L. au capital de 2.500 F.

Siège social : 14, rue Bourg-Tibourg,
75004 Paris.

Dépôt légal : 1er trimestre 1979.

Commission paritaire : n° 60623.

ISSN : 0181 - 9623

urgent
AMÉRIQUE LATINE
Bureau de Genève

Case postale 7
1219 - Le Lignon / Genève
CCP 12-21777
Tél. : 022/96.48.54
Gestion : Luis Cid
Rédaction : Alberto Du Fey

SOMMAIRE

• Bolivie : Le 180ème, un coup d'état pas comme les autres	4-6
• Pérou : Qui a peur de la Constituante	7
• Pérou : Du modèle « Pérou » au modèle « Taiwan »	8
• Venezuela : De la Social-démocratie au Social-Christianisme	9
• Chili : Le Symposium de la Solidarité	10
• La Conférence de Sao-Paulo	11-12
• Panorama 78 - Perspectives 79	13-15
• Le Triangle des Bermudes	16-17
• Noels et Années Nouvelles en Amérique Latine	18-23
Le père Peron et le Général Noël	18-19
Les Fêtes de la Mort	20-22
Au Gui l'an neuf	23
• Magazine	24-34
Entrevue avec Soledad Bravo	26-27
El piano, conte en espagnol	28-29
Les Camarades B.D.	33



ABONNEMENT

8, RUE AU MAIRE - 75003 PARIS

Nom et prénom : Mme, Mlle, M.

Profession :

Adresse :

SOUTIEN : 1.000 F 500 F 100 F

Chèques ou virement à l'ordre de Société de publications France Latine

Souscription annuelle : (12 n°) : France 60 F , Étranger 80 F

Case postale 7 - 1219 Le Lignon - Genève

NOM et prénom : Mme, Mlle, M.

Profession

Adresse

SOUTIEN : 500 F 200 F 100 F

Virement au compte C.C.P. 12-21777

Souscription annuelle (12 numéros) : 35 F

le 180e : un coup d'état pas comme les autres

On l'a très souvent dit. La Bolivie bat tous les records d'instabilité politique. Les coups d'État y sont plus nombreux que les années d'indépendance. A force de le répéter, on en a fait presque un cliché qui empêche souvent de voir les tendances profondes qui marquent l'évolution de la société bolivienne d'aujourd'hui.

La présence des forces armées dans la vie bolivienne ne saurait, par contre, être contestée. Les projets politiques de toute obédience ont dû compter avec la participation plus ou moins active d'une partie, d'un courant ou d'une branche des forces armées. A la seule exception de l'expérience du Che et des combattants de l'Armée de Libération Nationale (ELN), contre qui les militaires employèrent au mieux les leçons apprises dans les Écoles du Pentagone sous le contrôle direct des instructeurs américains fort intéressés par le rendement de leurs élèves. La société bolivienne tout entière, avec ses caractéristiques ethniques, sociales et politiques, lutte des classes y comprise, est très fidèlement reflétée dans cette armée qui contrôle le pays pour l'acheminer vers les élections de juillet prochain qui devront permettre

l'installation, le 6 août, d'un gouvernement élu au suffrage universel.

L'essor des masses

On aurait pourtant tort d'attribuer aux militaires la responsabilité de tout ce qui est en train de se passer en Bolivie. C'est plutôt dans l'essor du mouvement des masses, historiquement très combatif, et dans l'apparition de nouvelles organisations et de nouvelles combinaisons politiques qu'il faut chercher l'explication de la situation actuelle et la force principale qui peut garantir les projets de démocratisation en cours.

C'est vers la fin de 1977 que tout commence. La lutte pour les droits de

l'homme mène au déclenchement d'une grève de la faim qui obtient très vite le soutien des organisations syndicales et des autorités religieuses. Banzer, pris de court tente d'abord de répondre, selon le style employé pendant ses sept années de dictature : si les grévistes ne mettent pas fin immédiatement à leur mouvement, l'armée sera chargée de les déloger aussitôt des locaux occupés. Des églises en l'occurrence. La réaction de la hiérarchie religieuse fut très violente, Banzer se voyant même menacé d'excommunication. Il doit alors se résoudre à une amnistie générale contestée par l'opposition, puisque ne changeant rien. La grève s'étend, et quelques jours après, Banzer est obligé d'annoncer une nouvelle amnistie, plus sérieuse, et des élections pour le mois de juillet. Quelques mois plus tard, Banzer avoue, les larmes aux yeux, qu'il

ne sera pas candidat aux élections et appelle les Boliviens à soutenir le général Juan Pereda (son ancien ministre de l'Intérieur) qui conduira la liste de la droite groupée autour de l'Union Nationaliste du Peuple. L'opposition est large mais divisée. Sa force principale est l'Union Démocratique et Populaire, avec à sa tête l'ancien président Herman Siles Suazo. L'UDP comprend le MNRI, le MIR, le PC, le MRCTK et une fraction du Parti socialiste. Il s'agit d'une coalition de gauche « modérée » qui jouit d'un important soutien international (le président vénézuélien Carlos Andrés Pérez et la Social-Démocratie Internationale). Siles Suazo est d'ailleurs considéré comme l'interlocuteur préféré du Département d'État.

De son côté, les organisations d'extrême-gauche se rassemblèrent dans le Front Révolutionnaire de Gauche (FRI) avec Casiano Amurrio, dirigeant paysan et militant du Parti communiste marxiste léniniste comme candidat. Le FRI comprenait aussi le POR et le PRTB. La Démocratie chrétienne présenta la candidature d'un général, ancien ministre de Banzer, et le Parti socialiste celle de Marcelo Quiroga. Enfin, l'omniprésent Victor Paz Estenssoro, ancien président de la République et leader du MNR, créait l'Alliance démocratique de la révolution nationale (ADRN) avec le Parti

Révolutionnaire Authentique de Walter Guevara Ars.

Après une campagne électorale très intense, marquée par une grande mobilisation populaire et les pressions de plus en plus ouvertes du gouvernement de Carter, la candidature du général Pereda sembla s'imposer. On pouvait s'en douter, toute la machinerie officielle ayant été mise à son service, même si les forces armées avaient, peu de jours avant les élections, déclaré leur neutralité. Des dénonciations de plus en plus nombreuses contre la fraude électorale furent faites, surtout par l'UDP. Pereda arrive en tête. Il se met aussitôt à crier à la fraude électorale faite pour mettre en doute sa victoire. Le président Banzer est embarrassé puisque c'est malgré tout bien lui qui est mis en question. Le Tribunal électoral saisit l'affaire, mais un tribunal, cela traîne. Le général Pereda s'impatiente. L'opposition dénonce le scandale et exige le respect des résultats qui auraient été favorables à l'UDP. Le 21 juillet, douze jours après les élections, le général Pereda assume le pouvoir « afin de créer les conditions pour la réalisation d'élections véritablement démocratiques ».

Stupeur générale. Mais rapidement les choses redeviennent plus claires, la manœuvre est très vite dévoilée. En effet, tout conduit à éviter la rupture de la continuité de la « révolution » que Ban-

zer avait essayé de faire pendant sept ans. Les contradictions entre Pereda et Banzer sont plus apparentes que réelles et après l'installation de Pereda au pouvoir, il sera même question de garder l'ancien président comme chef des forces armées. Le « geste d'apaisement » de Pereda, redonnant la liberté aux organisations de masses pour développer leurs activités, entraînera très vite une reprise de l'activité revendicative qui essaie de rattraper tout ce qui, sur le plan économique et social, avait été arrêté pendant plus de quatre ans. Ce n'était plus seulement les mineurs, avant-garde traditionnelle du mouvement ouvrier, mais aussi les travailleurs du livre, de l'enseignement, de plusieurs secteurs industriels et du bâtiment qui présentent au gouvernement leurs cahiers de revendications. Les médecins, qui avaient déjà fait grève au mois de juin et les journalistes déclenchent de nouvelles actions. Dans les universités, et notamment à l'Université de Saint-Andrés de la Paz, la lutte pour la démocratisation impose au gouvernement des transformations très importantes, refusées depuis longtemps par la dictature. Le gouvernement de Pereda a beau faire des déclarations promettant la lune, rien n'y fait. Il est « contraint » d'avoir recours à la répression. Ses promesses ne seront jamais accomplies. D'autant plus que la situation économique catastro-



Les mineurs iront-ils
au charbon avec le gouvernement ?

phique de la Bolivie ne permet pas grand chose, à moins de toucher aux monopoles ou aux intérêts étrangers, ce qui n'est pas dans l'intention de Pereda.

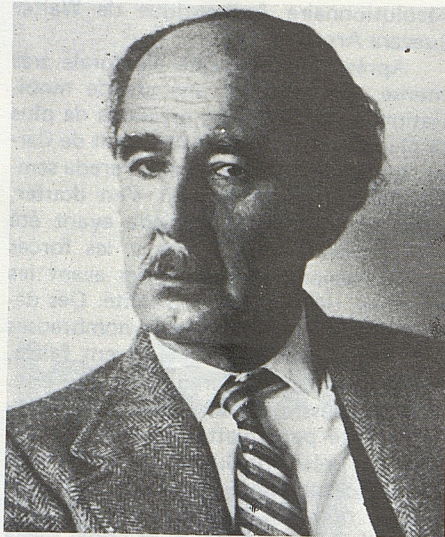
La date des nouvelles élections donne lieu aux affrontements les plus durs. C'est pour de nouvelles élections que Pereda est venu au pouvoir. Il appelle même son gouvernement « *de transition démocratique* ». Plusieurs mois s'écouleront avant que la date des élections soit fixée. Des pourparlers ont lieu entre le gouvernement et les diverses forces politiques, exception faite de Siles et de l'UDP qui affirment que le dialogue ne sera possible qu'après que le gouvernement aura fait preuve de bonne volonté en fixant de façon claire la date des élections. L'opposition demande, à la presque unanimité, que les élections soient convoquées avant six mois. Le gouvernement refuse sous prétexte que le centenaire de la Guerre du Pacifique « *devait trouver les Boliviens unis et que les élections les diviseraient inévitablement* ». L'opposition refuse l'argument et soutient que cette date historique exige des décisions que seul un gouvernement démocratique pourrait prendre.

Malgré toutes ses déclarations assurant que la date des élections ne serait pas fixée de façon unilatérale par le gouvernement mais en accord avec toutes les forces politiques, le pouvoir affirma que, dans tous les cas, les élections ne se feraient pas avant 1979. Le ton commença à monter et, fin octobre, le gouvernement dénonça l'existence d'un complot destiné à le renverser, arrêta plusieurs civils et anciens militaires proches de M. Siles, accusé de rentrer clandestinement en Bolivie pour profiter d'un éventuel succès du complot « *qui avait vainement essayé de compromettre des cadres moyens de l'armée* ». L'UDP rejeta l'accusation et appela l'opinion publique contre les manœuvres du gouvernement « *engagé dans la continuité de la dictature de Banzer* ».

Le 14 novembre, le gouvernement de Pereda publiait un décret qui fixait les élections pour le premier dimanche de mai 1980. Dix jours après, il était démis par une junte militaire présidée par le général David Padilla et dont la première décision était de convoquer les élections pour le mois de juillet prochain.

Le Mouvement Générateur, l'UDP, Carter et la Social-démocratie

Le coup d'État eut lieu aux environs de minuit et déjà, vers 7 heures du matin, Herman Siles Suazo avait fait le tour des



Ovando bis ?

radios et des journaux boliviens pour proclamer son soutien au nouveau gouvernement. Plus tard, l'UDP désignait des « *coordinateurs* » auprès des nouvelles autorités, dont l'ancien militaire Oscar Garcia, emprisonné fin octobre, accusé d'avoir participé au complot contre Pereda... Quelques heures après, on apprenait que la formation de M. Siles participait aux négociations pour la formation du premier gouvernement de la Junte présidée par Padilla. La couleur du nouveau gouvernement s'annonçait de plus en plus nettement. Quels étaient les responsables militaires d'une telle politique ? La réponse vint avec les déclarations de l'officier d'état-major José Saravia à la presse. Il parlait au nom du Mouvement Générateur Gualberto Villarroel inspiré par l'œuvre de celui qui gouverna la Bolivie entre 1943 et 1946 et fut assassiné et pendu sur la place publique par ses ennemis politiques.

Gravia explique les raisons qui avaient amené le Mouvement Générateur à participer avec le général Padilla au coup d'État, déclarant qu'il fallait « *mettre fin aux atrocités commises pendant les sept dernières années* ». « *Les forces armées, ajouta-t-il, doivent rentrer dans leurs casernes et garantir le déroulement des prochaines élections pour ensuite soutenir l'œuvre du gouvernement élu par le peuple* ».

Le Mouvement Générateur est censé être un mouvement réformiste et, en même temps, profondément anti-communiste. Sa politique viserait le renforcement des institutions démocratiques et l'établissement de relations harmonieuses avec le mouvement ouvrier. Sur le plan international il postule une politique anti-impérialiste. Rien d'étonnant donc que le soutien de M. Siles Suazo

soit venu si rapidement. Ainsi que les manifestations de satisfaction de Washington et de la Social-démocratie.

Les travailleurs, eux, ont été beaucoup plus prudents. Et pour cause. Il ont appris durement à se méfier des militaires. Ils ont appelé immédiatement à une grande manifestation destinée à renforcer la vigilance des travailleurs. Même si les mineurs ont accepté une proposition du nouveau gouvernement en réponse à leur revendication, la COB a précisé qu'elle n'accepterait pas de payer les frais de la crise économique en précisant qu'elle préserverait toute son indépendance vis-à-vis du nouveau gouvernement.

Le nouveau gouvernement, lui, a déjà dénoncé les tentatives de complot de la part d'un secteur de l'entreprise privée. Il a d'autre part démis de ses fonctions d'ambassadeur en Argentine l'ancien président Banzer, de retour en Bolivie pour « *défendre l'œuvre de son gouvernement* ». Au cours des prochains jours, le général Padilla doit procéder à diverses nominations et changements dans les forces armées. Il en profitera sûrement pour déplacer les officiers « *banzeristes* » des postes-clés. En outre, une grande campagne de restructuration du pouvoir judiciaire a été annoncée afin de rendre crédible la justice que la « *tyrannie* » avait discréditée.

Malgré toutes ces mesures qui montrent une grande détermination de la part des nouvelles autorités, il est évident que tout n'est pas joué et que le processus de démocratisation bolivien risque de se heurter encore à de grandes difficultés. Le président Banzer, qui s'est vu même accuser de trahison à la patrie, ne semble pas disposer à abandonner la lutte et il semble être l'un des candidats sûrs aux élections de juillet. Entre temps, le tableau politique ne cesse de se recomposer et les alliances se font et se refont. Siles Suazo reste sans doute le candidat le mieux placé aujourd'hui. Le soutien dont il dispose de la part de la Social-démocratie engagée à fond en Amérique latine et la sympathie des États Unis constituent une bonne partie de la force dont il a besoin pour s'imposer.

Reste à savoir si la vague démocratique qui inonde aujourd'hui la Bolivie pourra surmonter les difficultés que posent la situation économique et le centenaire de la défaite bolivienne. Cette dernière a été depuis toujours un sujet d'agitation pour les gouvernements boliviens et un défi aux forces armées qui ont juré de récupérer les territoires perdus en 1879 au profit du Chili, avant la célébration du centenaire de la Guerre.

■ Eduardo OLIVARES

qui a peur de la constituante ?

La participation de la gauche à l'Assemblée Constituante a-t-elle servi et sert-elle au mouvement populaire ? Telle est la question que se posent aujourd'hui les

partis de gauche (et même ceux de droite) au Pérou. C'est l'heure des bilans après cinq mois de fonctionnement de l'Assemblée.

Avec trente sièges sur cent, la gauche péruvienne a fait preuve d'une force qui ne peut plus être ignorée au moment des bilans politiques, et encore moins lorsque recommencent les prises de terre, que des élèves du secondaire occupent des villes, que la mobilisation populaire est plus forte que jamais. Cependant, les objectifs prioritaires de la gauche : organisation, propagande et unité, ont été partiellement négligés au profit de sa participation à l'Assemblée. Les tâches immédiates, comme la lutte pour les libertés démocratiques (le nombre de prisonniers politiques est élevé), pour la stabilité de l'emploi et la hausse des salaires (le SMIC se situe autour de 40 dollars), ont montré que l'Assemblée constituante n'était pas la caisse de résonance espérée, journaux, radio et télévision étant fermement contrôlés par le gouvernement militaire.

Dominée par les partis de droite, APRA et Parti Populaire Chrétien (PPC), l'Assemblée constituante a étouffé et esquivé les sujets importants comme l'agitation sociale, l'apparition de commandos terroristes (des attentats ont été commis contre des députés de gauche) et la corruption flagrante de l'État. Malgré tout, la gauche est parvenue à faire apparaître au grand jour la corruption pratiquée par la firme Lockheed. Aussitôt, un groupe important d'officiers supérieurs de l'armée de l'air — comme par hasard ceux qui s'étaient opposés au contrat — a été menacé de mise à la retraite d'office.

La base commence à demander à

ses dirigeants qu'ils consacrent moins de temps et d'énergie à la Constituante et davantage à l'organisation, l'unification et la propagande politique. Les grèves minières et le soulèvement de la ville de Pucallpa, où la population a destitué les autorités en place et élu ses représentants, n'ont pas reçu l'appui escompté de la part de l'Assemblée. Non sans raisons, des organisations de base de plus en plus nombreuses pensent qu'il ne sert à rien d'investir des forces dans une salle de réunion qui, en fin de compte, ne semble profitable qu'à la droite. La présence dans l'assemblée du secrétaire général de la fédération des mineurs n'a rien obtenu en faveur de la grève et les attentats commis par le service d'ordre apriste au sein de l'assemblée n'augurent rien de bon pour l'avenir.

La droite sur les charbons ardents

Pour la droite, celle qui a participé aux élections et celle qui s'est abstenue, la survie de l'Assemblée constituante, qui dépend en grande partie de la présence de la gauche, est une question vitale.

Bien que tout semble indiquer que le calendrier électoral (des élections présidentielles en 1980) sera respecté, la droite pense un coup d'État militaire possible si la gauche se retirait de la Constituante. Certains groupes d'officiers supérieurs ne croient guère à l'efficacité des partis pour régler la crise économique, surtout dans l'hypothèse d'une avance de la gauche. Ils se demandent si en n'em-

pêchant pas les élections de 1980, ils ne permettent pas qu'un autre Chili soit possible.

Dans l'immédiat, ce secteur de l'armée se préoccupe des conflits sociaux qui prennent chaque fois un tour plus politique, les manifestations réclamant un gouvernement pour les travailleurs se faisant plus nombreuses.

A droite, le parti qui craint le plus le retrait de la gauche est l'APRA. Non seulement parce qu'elle est apparue la force électorale la plus importante, mais surtout parce que dans l'Assemblée, les partis de gauche lui servent de caution et lui permettent de se donner une image différente de sa pratique réelle : prise de contrôle des syndicats par la violence et appui au gouvernement militaire. Quand sous menace de retrait de l'Assemblée, les représentants de gauche ont demandé le départ du service d'ordre apriste de l'Assemblée, la motion fut appuyée par le PPC, l'APRA ne se contentant que de protester contre le « coup bas » porté par son allié.

L'Assemblée constituante permet seulement à la gauche de connaître et de faire connaître partiellement les malversations et la corruption de l'appareil de l'État. La droite ne peut pas continuer à couvrir ses scandales sous peine de voir la chambre d'écho que constitue l'Assemblée se retourner contre elle. A gauche, de plus en plus nombreux, les gens se demandent ce qu'ils sont venus faire dans cette galère.

■ Antonio PRIOR

ÉCONOMIE

du modèle « Pérou » au modèle « Taiwan »

Une libéralisation économique sans précédent depuis l'arrivée des militaires au gouvernement marque ce que l'on pourrait appeler « l'étape FMI ». Pour diverses raisons, parfois contradictoires, le gouvernement de M. Morales Bermudez « laisse faire, laisse aller ». Quand

L'axe de l'économie péruvienne sera l'exportation. A la différence de la « première phase », au cours de laquelle le marché intérieur se trouvait en forte expansion, l'exportation des matières premières, particulièrement minérales, et des produits dits « non traditionnels » cherche à donner satisfaction aux intérêts multinationaux et nationaux orientés vers le marché mondial.

En ce qui concerne les matières premières, et particulièrement le cuivre, l'un des principaux minéraux, le marché menace d'être sombre. Il y a non seulement de nouveaux producteurs, tant parmi les pays capitalistes que parmi les pays socialistes, mais, de plus, entre les exportateurs traditionnels se déroule une course pour l'ouverture de nouvelles mines. Dans le cas du Chili, les compagnies pétrolières comme la Exxon cherchent une diversification de leurs activités. Cette compagnie multinationale a promis des investissements de l'ordre de 1.200 millions de dollars dans la mine « La Exotica », que l'on considère d'ores et déjà comme la plus grande mine à ciel ouvert du monde.

A la concurrence entre les pauvres, s'ajoute la technologie des riches : l'expérimentation sur le laser comme conducteur électrique en remplacement du cuivre semblerait avancer ; à tel point que la publicité du laser comme produit commercialisable commence à sortir dans les revues spécialisées. En ce qui concerne l'exportation non traditionnelle, une loi promulguée récemment, en novembre, envisage la suppression totale des barrières à l'importation des biens et de technologie pour le développement du secteur industriel. Des protestations de gauche se sont élevées contre le caractère subsidiaire de la loi concernant les entreprises étrangères qui fournissent des biens et de la technologie. Il est évident que la loi, en fin de compte, n'aboutit pas à la création d'une industrie nationale, car il ne s'agira que d'industries d'assemblage.

Par contre, pour les travailleurs, la loi signifie une absence totale de stabilité de l'emploi, la sujétion aux désirs et aux caprices des investisseurs (ceux-ci étant eux-mêmes soumis à la demande sur le marché mondial). Dans la pratique, ce sont des zones franches qui sont créées au bénéfice du secteur exportateur. Zones où



En marche pour Taiwan...

D.R.

bien même la proposition d'une politique de « développement » ait été faite par le FMI, il n'en est pas moins certain que c'est le gouvernement militaire qui, sur une suggestion de son ministre de l'économie Silva Ruete, l'a acceptée.

l'ex-territorialité est synonyme de permis légal pour l'enrichissement sur la base de salaires qui ne sont pas même comparables avec ceux de Taïwan. Tandis qu'en Corée du Sud, par exemple, un ouvrier gagne 143 dollars par mois, un ouvrier péruvien gagne 91 dollars. La perpétuelle dévaluation de la monnaie est la condition nécessaire au maintien de ce taux élevé d'enrichissement. Pour le gouvernement militaire, les exportateurs pèsent plus lourd dans la balance de la justice économique que le peuple péruvien.

Un suicide amer à avaler

Les coopératives agro-industrielles furent la prunelle des yeux du gouvernement militaire. Expropriées aux « barons du sucre », elles auraient dû être transférées aux travailleurs. Mais un système rigide de contrôle étatique, avec la complicité des dirigeants syndicaux de l'APRA, détruisit ce que la loi aurait déterminé. Pour diverses raisons, mais toutes dont le gouvernement militaire actuel est responsable, les coopératives agro-industrielles, dont la principale production est le sucre, se trouvent aujourd'hui au bord de la faillite.

Les coopératives ont non seulement dû payer les anciens propriétaires, mais l'État lui-même a progressivement « décapitalisé » les entreprises qui devaient être la figure de proue du « modèle péruvien ».

Non seulement à travers les impôts, mais aussi à travers le crédit, la remise du contrôle du commerce du sucre à des entreprises privées, l'État a provoqué la situation catastrophique des complexes agro-industriels autrefois florissants.

L'État se garde rien moins que le cinquième des 28.000.000 de soles, produit de la vente annuelle du sucre. Par contre, les travailleurs voient leurs salaires bloqués et le déficit des entreprises sucrières a atteint 7.500 millions de soles pour l'exercice 1978.

En s'en lavant les mains, l'État a décidé de suspendre son intervention dans les coopératives à partir de cette année. Dans le domaine de l'économie, bien sûr, pas celui de la police.

A.P.

VENZUELA:

de la social-démocratie au social-christianisme

« Les élections ont été un grand triomphe du peuple », assura le président vénézuélien Carlos Andrés Pérez, en prenant connaissance du résultat du scrutin de décembre passé, qui proclamait le candidat démocrate chrétien. M. Luis Herrera Campins, président de la République.

La phrase est importante dans un pays entouré de régimes militaires autoritaires. En effet, en seulement vingt ans de démocratie (après la chute du dicta-

Depuis 1958, deux grands leaders ont contrôlé la vie politique vénézuélienne et ses partis respectifs : l'ex-président Rafael Caldera, du parti Démocrate chrétien, et Romulo Betancourt du parti d'Action Démocratique. Cependant, les deux furent dépassés par les événements. Alors que Rafael Caldera, lié aux secteurs monopolistes de l'industrie et représentant de l'aile droite du COPEI, a dû céder devant l'avance de l'aile gauche, menée par Herrera Campins, Betancourt imposait à l'Action Démocratique le perdant Luis Pinerua Ordaz, appartenant à l'aile droite et opposé à la politique de l'actuel président.

La défaite de Pinerua est la défaite de Betancourt dans l'Action Démocratique et, la victoire de Herrera Campins est la défaite de Caldera dans le COPEI. La lutte politique à l'intérieur des deux partis n'en a pas terminé pour autant, le combat pour le contrôle de la direction des deux formations est à l'ordre du jour, tant pour accroître l'emprise sur les députés que pour déterminer la politique qu'ils suivront au Parlement.

Le bi-partisme

Le résultat de ces luttes de tendance définira en grande mesure la marge de manœuvre de Herrera Campins, sachant que 90 % des voix se sont distribuées entre l'A.D. et le COPEI (respectivement, 43,31 % et 46,66 %). Ces résultats montrent la quasi-égalité des deux partis dans les deux Chambres du Congrès. L'A.D. et le COPEI ont en effet chacun 21 sénateurs ; le premier, en accord avec la Constitution, se voyant accorder deux sénateurs de plus : Betancourt et Andrés Pérez, anciens présidents, le second, aug-

teur Pérez Jimenez en 1958), le Venezuela a donné un exemple de civisme et de participation au libre jeu des partis politiques, aux républiques sœurs du continent latino-américain.

La lutte électorale a mis en évidence une situation politique complexe qui peut être déterminante dans la politique à suivre par le président élu tant sur le plan national qu'international à partir du 12 mars prochain.

mentant ses effectifs au Sénat d'un seul membre supplémentaire : Caldera.

Ce bi-partisme ne sera pas parfait, trois sénateurs de gauche : deux pour le Mouvement pour le Socialisme (MAS) et un pour le Mouvement de la Gauche révolutionnaire (MIR) ayant été élus.

Les proportions sont à peu près identiques au Parlement. Le COPEI aura 87 députés, l'AD, 86. A gauche, le MAS en aura 10, le MIR et le Mouvement électoral du peuple (MEP), 4 et le PC, 2, auxquels il faut ajouter 2 députés provenant d'organisations jusque-là non parlementaires : la Ligue Communiste et l'Avant-Garde communiste. Le MAS (moins de 6 % des voix) constitue donc la troisième force du pays.

Le programme populiste

Une alliance de la Gauche et de l'AD mettrait Herrera Campins en minorité, éventualité presque impossible, étant donnés les vieux et profonds différends. Les secteurs les plus larges du MAS et du MEP ont appelé, en dernière minute, leurs électeurs à voter pour Herrera Campins afin de faire échec à l'AD et à son candidat Luis Pinerua, représentant l'aile conservatrice de la social-démocratie.

De son côté, Herrera Campins devra faire face à ses alliances électorales avec l'Union Républicaine Démocratique et deux mouvements moribonds, sans représentation parlementaire. Il devra s'efforcer aussi de prendre les rênes de son parti s'il veut imposer son programme à caractère populiste : « Pour lutter pour la défense des plus défavorisés et contre la bureaucratie ».

Tout le monde s'accorde à penser qu'au plan intérieur la politique suivie



Les oubliés des plans de développement.

par Herrera Campins ressemblera beaucoup à celle d'Andrés Pérez. Ils appartiennent tous les deux au centre réformiste, bien que le premier prétende donner moins d'importance aux plans d'infrastructure urbaine et industrielle, pour favoriser dans l'immédiat « le niveau de vie du Vénézuélien ».

C'est au plan international que les différences apparaîtront. Avec Carlos Andrés Pérez, le Venezuela a été le porteur d'une politique tiers-mondiste agressive qui s'est traduite par des moments de tension avec les États-Unis, la solidarité active avec les anti-somocistes au Nicaragua, la rupture des relations diplomatiques avec l'Uruguay et un refroidissement notoire des rapports avec Santiago du Chili et Buenos-Aires.

Ainsi, le combat mené durant les cinq dernières années par le Venezuela en faveur d'un nouvel Ordre économique international, un nouvel Ordre mondial pour l'information et un meilleur dialogue Nord-Sud, pourrait se voir menacé par la montée des démocrates chrétiens au pouvoir.

D'autre part, la politique du crédit vers l'Amérique centrale (Jamaïque, Costa-Rica) où la social-démocratie vénézuélienne avait joué un rôle déterminant, pourrait souffrir des changements importants.

Quel que soit le programme que suivra Herrera Campins, un rajustement des courants et des influences politiques internationales peut se produire en Amérique latine dans l'avenir. La Social-démocratie vient de perdre sa place au Venezuela, mais il est fort probable qu'elle prenne sa revanche en Bolivie où son candidat, Siles, est bien placé pour l'emporter.

■ Patricio TUPPER

SANTIAGO:

symposium international

« l'église et la dignité de l'homme »

On ne raconte pas un symposium sur les Droits de l'homme. Il y a dans le genre même tout un énorme effort pour réunir des personnalités ; citons-en quelques-unes qui donnent une idée de leur diversité : le Cardinal Don Paulo Evaristo Arns de São Paulo, l'Archevêque de la Paz, Monseigneur Manriquez, M. Théo Van Boven, directeur de la division des Droits

de l'Homme des Nations Unies, M. Martin Ennals, Secrétaire général d'Amnesty International, le pasteur José Miguel Bonino, du Conseil œcuménique des églises... Il y a donc eu, à Santiago comme une provocation et l'établissement d'un rapport de force avec un gouvernement qui a, aux yeux du monde entier, bafoué les droits humains et bravé l'opinion publique.

comme on l'a vu récemment dans la dissolution de la coordinadora syndical, l'organisation rapide d'élections partielles et l'ouverture d'écoles de cadres. La résistance doit en tenir compte.

Je témoigne que ceux-là qui ont conscience de devoir surmonter les peurs pour s'organiser, s'informer, lutter contre

On ne raconte pas le contenu des discours et l'on ne peut exprimer en quelques mots toute la richesse des rencontres et des échanges. Je tenterai seulement de dire ce qui m'a paru le plus significatif. La rencontre elle-même tout d'abord. Peu « récupérable » par Pinochet, elle marque, dans le cadre du Chili, qu'un certain terrain d'action et d'expression a été conquis et sauvegardé malgré tous les assauts du régime. C'est aussi vrai du Vicariat de la Solidarité que d'autres organisations de moindre renommée. La solidarité ensuite, qui s'est développée avec constance dans le monde depuis le coup d'État, mais qui doit parfois s'exprimer avec un éclat particulier. Que cinq ans après le coup d'État, tant d'efforts dans le monde se poursuivent pour soutenir toutes les entreprises de sauvegarde (cantines, ateliers, dispensaires...), traduit bien l'importance de la prise de conscience politique déclenchée par la résistance des Chiliens. Mais au-delà de ce Symposium, c'est le peuple chilien que nous voulions rencontrer une fois de plus. C'est vrai ; sa misère est très grande, la misère et la faim et la peur ont souvent remplacé la brutalité directe des premières années ; et la richesse d'une minorité, insolente et audacieuse, en face, se tient à l'abri de la « Sécurité nationale » assurée par les militaires. Visibles hélas sont les progrès dans l'intelligence sélective de la répression,

comme on l'a vu récemment dans la dissolution de la coordinadora syndical, l'organisation rapide d'élections partielles et l'ouverture d'écoles de cadres. La résistance doit en tenir compte.

Je témoigne que ceux-là qui ont conscience de devoir surmonter les peurs pour s'organiser, s'informer, lutter contre

comme on l'a vu récemment dans la dissolution de la coordinadora syndical, l'organisation rapide d'élections partielles et l'ouverture d'écoles de cadres. La résistance doit en tenir compte.



Nelson Munoz.

Les soupes populaires fonctionnent toute l'année.

les propagandes adverses, s'exprimer, oui, que ceux-là, souvent très discrets, forgent au jour le jour les moyens de la résistance et de l'espoir.

André JACQUES
le 6 décembre 1978

COMMUNIQUÉ

1. Les associations chiliennes et françaises des familles des prisonniers politiques disparus appellent une fois de plus l'opinion internationale à se grouper face aux graves événements qui secouent notre pays.

2. La longue et dure dénonciation de l'existence des prisonniers disparus paraît arriver à son terme ; une issue qui n'est pas celle que nous espérons, l'assassinat vil et sans pitié de nos parents et prisonniers disparus, pour lesquels tant de fois, avec l'aide de la solidarité internationale, nous avons exigé une réponse de la junte militaire.

3. On a découvert 27 cadavres dans un four d'une mine de chaux, aux environs de Santiago, les mains attachées par des barbelés, les yeux bandés, exécutés d'une balle dans la tête, à l'image des agissements fascistes que l'Europe a si bien connus.

4. Les recherches effectuées au cours des deux dernières semaines présagent l'existence de nouveaux cimetières avec des centaines de cadavres aux caractéristiques déjà citées.

5. Nous avons toujours dit que « nous allions les trouver ». Aujourd'hui, une fois de plus, face à cette réalité, nous demandons à chacun de vous, de resserrer les rangs à nos côtés pour exiger :

- La surveillance des cadavres par une tutelle internationale afin de garantir leur identification.

- Nous exigeons des éclaircissements précis à propos de l'origine et la façon dont ces actes monstrueux ont pu être commis. Et nous demandons que les responsables : tortionnaires et membres du gouvernement soient traduits en justice.

- Nous exigeons toutes les garanties nécessaires pour le déplacement au Chili des parents se trouvant à l'étranger afin de reconnaître leur défunt.

- Nous exigeons que les autorités judiciaires, aujourd'hui responsables des recherches, puissent établir la pleine vérité en toute liberté.

Paris, le 11 décembre 1978

A.F.D.D.CH, 1, rue Montmartre, 75001
Paris - Tél. 508.48.28.

lutte pour l'amnistie lutte pour la démocratie

L'importance historique du Premier Congrès national pour l'amnistie qui s'est tenu à São Paulo du 2 au 5 novembre 1978, tient autant à la date de son déroulement qu'à la portée de son contenu.

Un nouveau président, Juan Bautista Figueredo, vient d'être désigné, les élections nationales sont toutes proches et la campagne bat son plein, un texte de loi sur la

sécurité nationale se discute et fait l'objet de très vives contestations, la montée des luttes populaires s'exprime à travers des grèves, notamment celle de plus de 400.000 métallurgistes à São Paulo. Dans ce cadre d'intense activité politique, les thèmes du congrès ont à la fois rassemblé et exprimé toute une opposition au régime militaire et à sa politique.

De fait, ce congrès pour l'amnistie, convoqué à l'appel de 17 comités de différents États du Brésil (Mouvement Féminin pour l'Amnistie et Comités Brésiliens pour l'Amnistie), a exprimé plus que son titre : « à partir de ce congrès le mouvement pour l'amnistie se transformera en une lutte populaire qui gagnera tous les secteurs de la société », annonçait l'avocat Luis Eduardo Greenhalgh à la séance d'ouverture qu'il présidait.

Le texte de base du rassemblement s'appelle la « Charte de Salvador » élaborée en septembre 78, qui exprime la volonté d'obtenir par la lutte une amnistie large, générale et sans restriction, mais aussi affirme qu'au-delà de cette amnistie c'est une conquête qui est visée : l'obtention des libertés démocratiques et la dénonciation des réformes destinées à faire diversion et à tromper.

L'effet mobilisateur, unitaire du terme d'Amnistie vient du fait que dans un pays qui a connu une destruction systématique de tous les droits fondamentaux et de tous les moyens d'expression et d'activité politique, l'amnistie signifie non seulement la libération des prisonniers, la fin des procès, le retour des exilés, mais encore la liberté pour tous d'exercer librement leurs droits démocratiques sans torture, ni lois d'exception ni censure.

La convergence des luttes est manifeste : les grèves ouvrières et celles des médecins et des professeurs, l'organisa-

tion de mouvements et d'associations d'avocats, de journalistes, d'artistes, la force du mouvement contre la vie chère à São Paulo, les courants d'expression venus de tout le pays et notamment de la campagne, celui qu'exprime l'Église brésilienne et qui s'enracine dans les groupes de base, toutes ces forces sont venues s'exprimer dans ce congrès avant de se traduire sur le terrain politique par un vote massivement défavorable au régime lors des élections du 15 novembre.

Mais c'est dire aussi que la volonté du peuple brésilien est de ne pas tomber dans le piège d'une quelconque « ouverture » accordée, d'une « libéralisation » du régime qui pourrait n'être que tactique et n'avoir pas de lendemain. Pour assurer un retour à l'exercice de la démocratie, il faut conquérir cette dernière, il faut reprendre la parole, il faut s'organiser, il faut établir un nouveau rapport de forces qui garantira le changement quand celui-ci viendra... et il n'est pas encore venu !

Le congrès avait été bien préparé et c'est un mouvement d'action à partir de la base que nous avons salué : à travers les commissions (familles de prisonniers, de disparus, d'exilés, travailleurs, étudiants, journalistes, avocats...) les mots d'ordre se sont élaborés, des consensus se sont formés avant de rechercher les coordinations possibles pour l'action et les moyens de faire vivre ces mots d'ordre dans les divers milieux, chaque famille professionnelle. J'aimerais souli-

gner ceci qui me semble bien caractériser ce congrès : un véritable dialogue, une écoute disciplinée, politique, ont permis à des catégories sociales différentes de chercher à parcourir ensemble un moment de la vie brésilienne. Ainsi, des travailleurs métallurgistes en grève, des paysans, souvent exprimés par tous ceux qui dans l'église les aident à lutter contre leur dispersion et leur marginalisation, des étudiants et des adultes membres des comités pour l'amnistie, plus urbains, intellectuels et d'origine bourgeoise, tous ont scandé les mêmes mots d'ordre : Amnistie, Démocratie.

Si tous les milieux sociaux se sont retrouvés au congrès (plus de trois mille personnes à l'ouverture, des milliers de participants aux divers travaux), tous ont aussi pensé la lutte pour l'amnistie en terme d'action de masse. Les mots d'ordre se devaient donc d'être très concrets et s'attacher à dénoncer les fausses réformes politiques et les abus du pouvoir ; les exemples ne manquent pas à propos de la campagne électorale, de l'absence de liberté syndicale, des lois « constitutionnelles », du sort des Indiens, de celui des paysans sans terre ou chassés de leur. Les mots d'ordre devaient encore formuler des revendications concrètes et urgentes : droit à la liberté d'information et d'expression, droit d'association et de syndicalisation libre-droit de grève, droit à l'organisation des partis politiques.

Le débat relatif au projet de loi sur la Sécurité nationale retenait lui aussi l'attention du public. Il s'agit d'un texte (aujourd'hui promulgué) destiné par le président Geisel à remplacer le décret de 1969. Dans sa présentation, le texte est effectivement moins répressif (suppression de la peine de mort, délai de mise au secret raccourci de dix à huit jours...). Mais en fait, justement parce que moins abusif, le nouveau texte permet une application plus systématique des peines et d'autre part demeure très vague dans la qualification des délits contre la Sécurité nationale : la référence à la guerre psychologique adverse peut finalement recouvrir tout type d'activité politique.

Dans un tel moment de la vie brésilienne, le congrès qui s'est tenu à São Paulo revêtait une importance particulière et l'on comprend pourquoi le président du MOB Ulysses Guimaraes, des parlementaires « cassés » par le régime, comme Lisaseas Maciel ou encore le Cardinal Don Paulo Evaristo Arns, par la voix de son représentant, le secrétaire de la CNBB, aient tenu à s'exprimer. Les étrangers n'étaient pas absents et trois comités français (le Comité de solidarité France-Brésil, le Comité Brésil pour l'Amnistie et l'Association France Amérique latine) avaient envoyé trois représentants en délégation unitaire : MM. Etienne Bloch, André Jacques, Louis Joinet.

S'est faite entendre également la voix des exilés qui avaient rédigé une motion votée par les comités européens de Brésiliens ; la motion réclamait cette amnistie sans restriction, c'est-à-dire applicable à tous les condamnés et bannis, sans exception, qu'ils aient ou non participé à des actions armées, qui ne séparerait pas, n'isoleraient pas les cas les plus graves. Elle exprimait également la volonté de ne rentrer au Brésil que pour poursuivre la lutte démocratique en citoyens à part entière.

Si le premier congrès pour l'amnistie au Brésil me semble si important, dans le cours de la lutte populaire, c'est qu'il a réuni l'expression d'une volonté qui va trouver son écho au plus profond d'une population chaque jour plus consciente de l'échec du régime, de l'illégalité du pouvoir, et plus consciente aussi de la force qu'elle-même représente.

Mais nul doute que les luttes à venir seront difficiles, car d'autres ont investi au Brésil, planifient son pillage, organisent sa police. La perspective de la lutte n'est sûrement pas ce qui fera baisser les bras si j'en juge par l'ardeur de ceux qui ont participé au congrès, et quelle que soit leur origine.

■ André JACQUES



Cris Queiroz

Le changement est encore à venir.

COMMUNIQUE

M. André JACQUES proteste publiquement contre les paroles que lui prête le journal El Mercurio du 25.11.78.

Cette interview déformée est

proche de la diffamation et prouve une fois de plus qu'on ne peut prêter aucune crédibilité à ce type d'information d'où l'importance de toute presse solidaire à l'extérieur.

panorama 78

perspectives 79

Si l'on compare la situation de l'Amérique latine à celle qu'on y trouvait au début de 1978 sur la base de deux coups d'œil « photographiques », on serait amené à croire que rien, ou très peu s'est passé ces derniers douze mois. Le nombre de dictatures en place reste pratiquement inchangé. Les élections prévues, un peu partout, n'ont pas encore produit des bouleversements de grande dimension. Les droits de l'homme sont toujours violés et la seule croissance qu'on enregistre est celle des inégalités.

Pourtant, nous sommes convaincus que l'année 1978 marque un tournant dans l'histoire de l'Amérique latine qui portera sur les horizons des années 80. Car, si aucune rupture décisive n'a eu lieu, on a pu voir l'évolution de nouvelles tendances qui joueront à long terme et que nous analyserons autour de trois axes fondamentaux :

- la redéfinition des formes de domination étrangère,
- les mouvements populaires,
- les droits de l'homme.

La redéfinition des formes de domination étrangère

Essayer de faire la croisade pour les droits de l'homme et défendre en même temps les intérêts de la puissance la plus grande, puisque la plus vorace de la terre, semblait déjà au départ une tâche particulièrement difficile. On comprenait mal comment les États-Unis défendraient des principes dont l'application conséquente mène inévitablement à la destruction des fondements de son pouvoir.

Beaucoup, même parmi les anti-impérialistes de toujours, crurent qu'avec Carter, une nouvelle étape des relations entre les États-Unis et leur « arrière-cour » latino-américaine avait commencé. Dans pas mal de pays où les ennemis naturels les plus conséquents des dictatures étaient sérieusement frappés et affaiblis par la répression, Carter devint un espoir. Et il y eut même des faits qui, disons-le franchement, contribuèrent à renforcer l'espoir. N'a-t-on pas vu les États-Unis proposer (avec Cuba !) la condamnation de Pinochet aux Nations-Unies ? A la commission des droits de l'homme de

l'ONU, les États-Unis ont été les plus ardents défenseurs du devoir à condamner les atrocités de la dictature des militaires argentins ? Et le vainqueur des élections en République Dominicaine, ne doit-il pas à Carter le respect d'une victoire que le dictateur Balaguer ne se serait nullement gêné de lui arracher ? Mais voici venue l'offensive du Front Sandiniste et puis l'insurrection populaire au Nicaragua et les États-Unis de proclamer leur respect le plus strict aux principes de... la non-intervention. Tant pis si les droits de l'homme sont enterrés avec les cadavres de milliers et de milliers de « muchachos ». Pouvait-on sérieusement s'étonner ? On avait peut-être oublié que derrière le sourire du président Carter il y avait un politicien qui n'avait jamais oublié qu'il faut avoir des principes, à condition qu'ils servent les intérêts des États-Unis. Si dans un pays gouverné par une dictature, le Département d'État peut compter sur une bourgeoisie capable d'avoir une chance sérieuse et pouvant offrir la solution désirée, les pressions s'exerceront sans hésitation tant sur le plan politique, économique ou militaire. (C'est le cas du Cône Sud). Là où une issue existe mais reste incontrôlée par une

bourgeoisie complice et incontrôlable, sous le poids d'un passé tyrannique, comme le cas du Nicaragua, la réponse de Washington est hésitante et contradictoire. Là où aucune alternative n'existe, l'attitude des États-Unis est tout simplement passive et complice, comme au Paraguay.

Peut-on dire que les États-Unis cherchent à affaiblir ou tout simplement à destabiliser les dictatures en place en Amérique latine ? Nous croyons que dans un sens général la réponse est affirmative. Mais destabiliser pour aller où ? La réponse des maîtres-penseurs de la Trilatérale est toute prête : démocratie restreinte, messieurs ! Formule magique que notre confrère Bernard Cassen définissait fort bien dans notre édition du mois de mai : « assez de démocratie pour que les populations aient le sentiment d'être en charge de leurs propres affaires et n'aillent pas chercher un bouc émissaire extérieur ou intérieur puisque les forces armées sont considérées comme des appendices du Pentagone à leurs difficultés, pas trop quand même, pour ne pas déboucher sur des situations révolutionnaires qui mettraient à bas l'édifice soigneusement construit »¹.



D'abord protéger les intérêts américains.

Socialement et politiquement, un tel projet suppose un éventail beaucoup plus large de secteurs à incorporer. Dans tous les cas, beaucoup plus large que celui des dictatures actuellement en place dans plusieurs pays (Chili, Argentine, Brésil, Nicaragua) où la plupart de la population est « marginale » par rapport au partage des richesses et à la participation à la vie sociale et politique. Sur le plan social, il s'agit de pouvoir élargir la base d'appui à partir de concessions économiques impensables dans un contexte de libéralisme sauvage comme celui pratiqué dans une bonne partie des dictatures. Redonner un peu de souffle à la consommation interne suppose freiner le processus de destruction des industries nationales et, en conséquence, « contrôler » l'expansion sans frein des multinationales. En admettant que la volonté existe, le gouvernement américain a-t-il les moyens d'exercer un tel contrôle ?

Rien de moins évident dans un moment où d'autres intérêts économiques et politiques déclenchent une offensive sans précédent en Amérique latine : le capitalisme ouest-allemand et la social-démocratie internationale.

La première indication sérieuse du réveil de cet allié-rival sur la scène américaine a été le différend qui opposa le gouvernement ouest-allemand au gouvernement américain au sujet de la fourniture d'équipements nucléaires au Brésil. Aucune pression ne fut capable d'empêcher la décision allemande et celle du Brésil d'acheter. Carter, en personne, s'est vu refuser, lors de sa visite au Brésil, toutes les propositions destinées à éviter le changement de partenaire de la part des

militaires brésiliens. L'allié naturel des États-Unis dans la recherche du modèle démocratique restreint devient en même temps un rival en fonction des besoins d'expansion du capitalisme allemand.

Capitalisme allemand qui entend jouer en même temps que la carte de sa puissance économique, celle du prestige politique de l'Internationale Socialiste disposée à remplir le vide laissé par la crise de la gauche révolutionnaire, l'attentisme du PC et la prudence remarquable du bloc socialiste. La social-démocratie allemande, pragmatique, s'accommode aussi bien des « partis frères » que des partenaires mieux placés, et en particulier des démocrates chrétiens. Les secteurs plus progressistes cherchent par contre des relations plus « militantes » et soutiennent surtout leurs interlocuteurs anciens ou récents. Les cas du Nicaragua et de la Bolivie sont riches d'enseignements à cet égard.

Dans tous les cas, au-delà des différences tactiques, on assiste à une offensive de l'Internationale Socialiste qui n'est qu'à ses débuts et qui risque de rendre encore plus « réalistes » les États-Unis qui ne voudront sûrement pas continuer à semer une politique dont les fruits profiteraient surtout aux frères ennemis venus d'Europe.

Les droits de l'homme

Ceux qui, dans les coulisses de l'empire américain « créèrent » la politique des droits de l'homme, n'ont dû jamais imaginer qu'une telle revendication ne resterait pas seulement dans la scène institutionnelle des organismes internationaux de toutes sortes où elle aurait été très utile pour exercer des pressions plus ou moins ouvertes sur les partenaires gênants et pour entretenir la lutte idéologique contre les pays socialistes.

En effet, la défense des droits de l'homme n'a pas seulement « inondé » le cadre institutionnel, mais elle a été récupérée par les peuples qui en ont fait l'une de leurs meilleures armes. La lutte pour les droits les plus élémentaires a fourni aux mouvements populaires de plusieurs pays latino-américains, une arme qui leur a permis d'entamer des processus de réactivation que la gauche, pas encore remise des offensives contre-révolutionnaires, n'avait pas été capable de déclencher.

1978, année du trentième anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme restera dans la mémoire des peuples latino-américains et dans l'histoire des luttes sociales, comme l'année où ces droits sont devenus partie essentielle de la lutte pour la liberté et la démocratie. L'année où, de surcroît, ils sont devenus l'élément principal de



l'unité de tous ceux qui luttent contre la dictature. Ce sont ces droits, leur défense et leur promotion, qui ont permis l'un des rapprochements les plus importants de l'histoire latino-américaine, celle de l'Église et des peuples, surtout dans des pays comme ceux du cône-sud qui ont connu des affrontements directs entre l'Église et les dictatures en place.

C'est enfin la mobilisation pour ces droits qui aura permis à pas mal de Latino-américains intoxiqués par l'idéologie officielle de voir que le principal obstacle pour la sauvegarde des droits de l'homme sont les dictatures, les pseudo-démocraties et ceux qui leur ont fourni les moyens pour contenir par la force la volonté populaire.

Mouvements populaires

A l'exception du Nicaragua où la guérilla a lancé une lutte armée populaire et massive, dans la plupart des pays latino-américains, la lutte pour les droits de l'homme s'est superposée aux conséquences de la crise économique qui sévit sur le continent. Cela donne lieu à des expressions populaires dotées de structures organisationnelles et idéologiques qui marquent une rupture avec le passé.

En Bolivie, un vaste mouvement de grève déclenché par les syndicats a obligé Banzer à décréter une amnistie générale et à convoquer les élections. Suite au coup d'État du 21 juillet et à la légalisation de l'activité syndicale, la plupart des syndicats (mineurs en tête) présentent leurs cahiers de revendications. Ils sont gros. Cela fait quatre ans qu'ils attendent. Après le coup d'État « progressiste » du 24 novembre, les syndicats estiment qu'ils doivent surtout essayer de barrer le chemin à un retour de la dictature et garder, dans tous les cas, leur indépendance vis-à-vis du gouvernement, même si la gauche donne sa caution aux militaires.

La première grève bolivienne inspire la grève de la faim qui aura lieu au Chili pendant le mois de mai. Cependant, bien que sur le même thème, on réussisse à engager à peu près les mêmes forces, le mouvement n'obtiendra pas le même succès. Reste la similitude quant aux forces en présence, en particulier les organisations des travailleurs qui avant, pendant et après le mois de mai, feront preuve d'une capacité de mobilisation pour leurs revendications économiques et leurs droits syndicaux qui obligera la dictature à essayer de leur couper les ailes en les déclarant illégaux et en fabriquant des élections de dirigeants « libres ».

Au Pérou, l'imminence des élections à l'Assemblée Constituante n'a pas empêché les syndicats de déclencher de vastes campagnes de lutte contre une augmentation de plus de 60 % des prix des denrées alimentaires. Le pays a été paralysé pendant deux jours et l'armée a tiré contre les barricades. Elle a procédé à des arrestations. Environ 2.000 personnes, dont 800 dirigeants syndicaux parmi lesquels une trentaine de candidats aux élections de juin.

Les mouvements de revendications sont généraux : Brésil, les travailleurs de l'industrie automobile sont en grève. Guatemala, où les manifestants contre les augmentations du prix des transports ont eux aussi droit à la répression d'une armée qui voit dans les émeutes le fantôme de ce qui se déroule chez le voisin nicaraguayen.

Et n'oublions pas les *folles de la Place de Mai*. Et les milliers de jeunes qui se mobilisent au Chili et en Argentine pour exiger la fin d'une politique irresponsable qui pourrait mener à la guerre entre les deux pays.

Dans ce contexte, la gauche soutient, suit, mais n'est pas souvent inspiratrice. Les luttes actuelles du mouvement de masse ne parcourent pas encore les sentiers d'une stratégie révolutionnaire cohérente et possible dans les conditions actuelles. Les partis et Fronts se reconstruisent lentement avec, parfois, des reculades importantes. Comme celle de l'Unité Populaire au Chili qui, ayant signé au mois d'août, à l'intérieur du pays, un accord qui marquait une avance très importante, voit tout remis en question parce que le Parti communiste, dont la direction siège à l'extérieur, n'était pas d'accord avec les résolutions obtenues sur place. Le différend reste, d'après nos informations, au point mort. Au Nicaragua, on voit surgir pendant « l'entracte », l'ampleur réelle des conflits internes au sein du Front Sandiniste et le déclenchement d'une nouvelle offensive, annoncé peu de jours après l'échec de la première, est toujours en suspens.

Dans les difficultés que rencontrent

les organisations de gauche pour reprendre la direction du mouvement populaire dans les conditions nouvelles, la présence plus que discrète de Cuba et du bloc socialiste sur la scène politique latino-américaine n'améliore pas les choses. C'est ainsi que l'on voit le Front Sandiniste, les Montoneros argentins et le MIR bolivien, en quête de soutien sur place, faire de la social-démocratie un interlocuteur privilégié¹.

Doit-on condamner ces démarches comme opportunistes ou au contraire, devrions-nous nous réjouir du réalisme et de la sagesse dont elles font preuve ? La réponse est aujourd'hui, moins que jamais théorique et, moins que jamais pourra se faire avec les schémas et les orthodoxies plus ou moins dogmatiques jusqu'ici à la mode. Les mêmes difficultés que trouve un « mao » pour expliquer sa position au Chili, seront rencon-

trées par un communiste argentin pour expliquer la sienne.

La seule mesure à prévaloir dans les années à venir sera celle de la capacité de la gauche de saisir l'envergure réelle des nouvelles tendances qui se développent en Amérique latine aujourd'hui, pour ensuite être capable de définir à partir de la réalité, en accord avec la personnalité et les traits fondamentaux de la « Patrie latino-américaine », un projet continental de transformation révolutionnaire.

■ Céline Renney
et Eduardo Olivares

1. Notons toutefois que le FSLA a déclaré le 13.12.78 avoir rompu définitivement avec le Front Ample d'Opposition à la dictature qui bénéficie de l'appui de la Social-démocratie.



Gamma

Nicaragua, le peuple n'a d'autre solution que celle des armes.

le triangle des bermudes

Plus de cent bateaux, une vingtaine d'avions et un millier de personnes ont disparu en mer au cours des trente dernières années dans un triangle compris entre la pointe de la Floride, les îles Bermudes et Porto-Rico. Ces disparitions ont donné lieu aux hypothèses les plus déliantes et alimentent les frissons des amateurs de mystère. Pourtant, les faits sont là, suffisamment nombreux pour avoir motivé l'envoi de plusieurs expéditions scientifiques américaines et soviétiques.

Au sud des trois cent soixante îles et îlots, dont seulement une vingtaine sont habités, qui composent l'archipel des Bermudes (du nom du navigateur espagnol Juan Bermudez qui les découvrit), à un millier de kilomètres de la côte des États-Unis et des îles Caraïbes, disparaissent chaque année des bateaux. Cela est en soi banal, des milliers d'embarcations de tout tonnage disparaissent chaque année. Pourtant, cette zone a toujours eu mauvaise réputation, dans l'ancienne marine on parlait déjà de « Triangle du diable ». L'attention avait été particulièrement attirée sur le Triangle par une bizarre catastrophe aérienne survenue le 5 décembre 1945. Cinq bombardiers B 26 avaient décollé ce jour-là de la base de Fort Lauderdale, en Floride, pour un vol d'entraînement. Après quelques minutes de vol au-dessus de l'océan, le chef d'escadrille lança le message suivant à la tour de contrôle de la base : « *Nous avons perdu le cap. La côte est irrepprable. Je répète, la côte est irrepprable. Position impossible à déterminer. Nous avons perdu toute orientation et tout repère... L'océan a changé d'aspect* ».

La tour ne réussit pas à entrer en contact, mais capta la dernière phrase d'un des radios : « *Nous nous enfonçons dans l'eau blanche... c'est la fin* ». Les cinq bombardiers et leurs quatorze membres d'équipage étaient tombés en mer. Un hydravion partit immédiatement survoler la zone ... ne revient jamais. Une vaste opération fut alors montée conjointement par l'aviation et la marine. Toutes les recherches furent vaines. On ne découvrit ni épaves, ni taches d'huile.

On se rendit alors compte que le nombre de disparitions maritimes autour du 60ème degré de longitude et du tropique du Cancer était relativement élevé. 222 bateaux (dont certains de plus de 50 tonnes) avaient disparu entre 1929 et 1954 et le rythme de disparition continuait à se situer entre 8 et 12 bateaux chaque année.

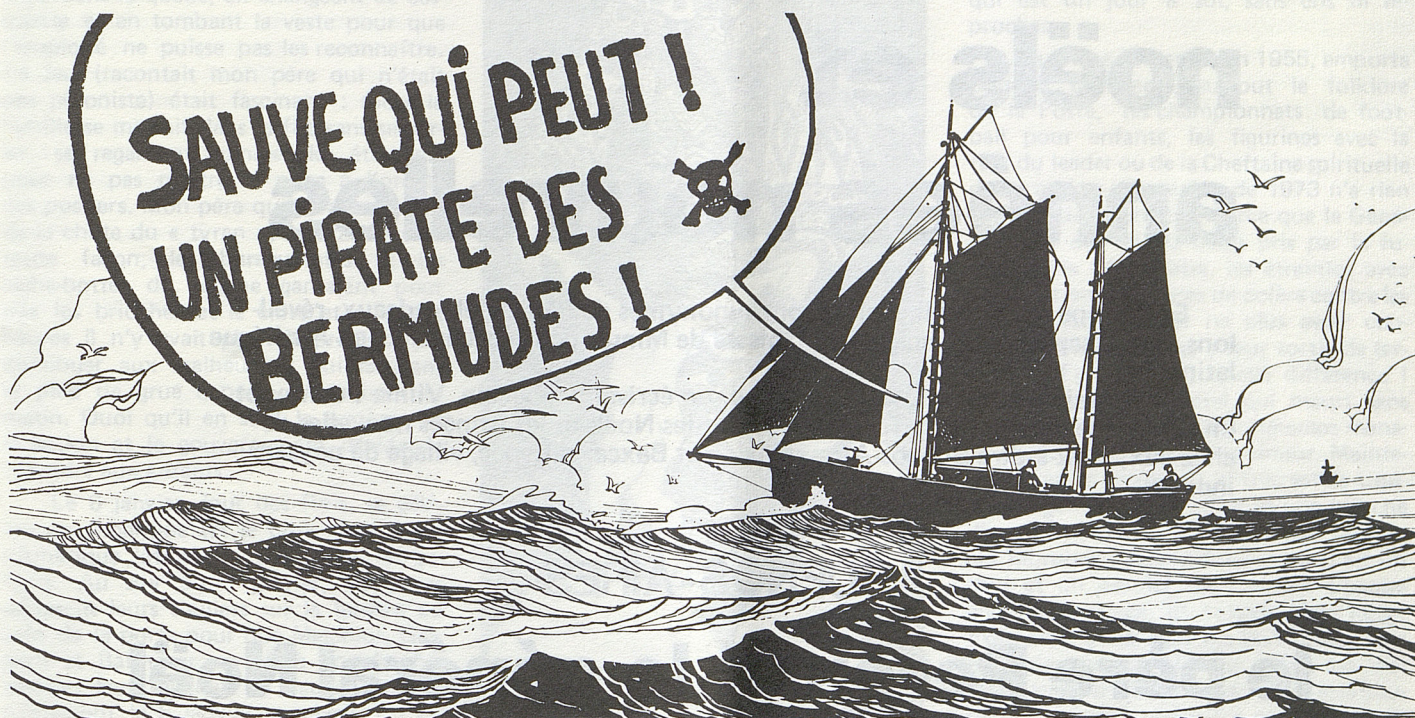
Bien sûr, le « Triangle » n'était pas le seul endroit au monde dans ce cas. L'autre lieu le plus célèbre, situé à son antipode est la fameuse Mer du Diable, entre le Japon, l'île de Guam et les Philippines. De nombreux bateaux s'y sont perdus corps et biens, dont une dizaine

de tonnage respectable entre 1950 et 1954 ; parmi eux, un navire scientifique japonais, le *Kayo Maru no 5*, disparu avec ses vingt-deux hommes d'équipage et ses sept chercheurs au cours d'une croisière de recherche dans la zone.

La mode aidant, de nombreux curieux se lancèrent dans le déchiffrement du mystère. Ils découvrirent que les lieux de perte les plus fameux (une dizaine) se trouvaient disposés symétriquement par rapport à l'équateur à intervalles réguliers de 72 degrés de longitude. L'univers est plus symétrique qu'on ne le croit généralement. De nombreuses hypothèses explicatives ont été avancées, soit modestement limitées au « Triangle » des Bermudes, soit avec des ambitions de théorie générale.

L'imagination « scientifique »

La cause météorologique est la plus soutenue par les scientifiques. Elle est la base des expéditions américaines et soviétiques en cours qui sont formées de



bateaux météo et de recherche hydrographique. Elles visent à la connaissance la plus complète possible du régime des vents, des perturbations, des courants et des fonds marins (5.000 m dans ce secteur).

L'écrivain américain, homme d'affaires et chercheur à ses heures, Charles Berlitz (fondateur d'une école bien connue), affirme avoir découvert avec le sonar de l'un de ses yachts, un écho qui aurait échappé aux bateaux hydrographiques et ne pourrait être qu'une pyramide semblable à celle de Chéops en Egypte, située à 900 m de fond. Le « Triangle » des Bermudes serait donc tapissé en son fond de preuves irréfutables de l'existence de l'Atlantide et... des causes nouvelles et inattendues seraient à chercher pour expliquer les naufrages.

D'autres, plus technologiques, proposent des interprétations électro-magnétiques ou acoustiques. Dans le « Triangle » se trouverait une source d'énergie électromagnétique capable de provoquer la désintégration moléculaire, ou une source d'émission infra-sonore dont les ondes provoqueraient des troubles cérébraux, l'angoisse, la cécité et, si elles avaient une fréquence de 7 hertz, la mort et peut-être même la destruction de bateaux. L'histoire du violon et du cristal... A propos de cristal et de disparition, des Soviétiques ont avancé une théorie générale des lieux mystérieux. La terre pourrait être un gigantesque cristal formé de

polyèdres en mouvement. Elle aurait donc dans son ensemble les mêmes propriétés de résonance et de vibration que le cristal. Les lignes de jonction des polyèdres seraient les fractures entre les plaques mobiles de l'écorce terrestre et les nœuds (points de jonction des sommets des polyèdres) correspondraient aux points d'anomalies magnétiques qui seraient aussi de surcroît les points de pression maxima et minima, des lieux de gisements de minéraux, d'hibernage des animaux migrateurs et les foyers des cultures antiques. L'un de ces nœuds serait dans le « Triangle » des Bermudes, l'autre, évidemment, dans la Mer du Diable...

La réalité dépasse la fiction

Sans vouloir à tout prix et a priori nier l'existence d'anomalies magnétiques, ni de sources vibratoires, ni même que l'Atlantide ait existé, il faut noter que les efforts conjugués d'Éole et de Neptune peuvent envoyer par le fond bon nombre de barques. Chaque année plusieurs centaines d'embarcations de pêche et de plaisance disparaissent sans laisser de traces, l'expression « perdu corps et biens » n'est pas nouvelle et n'a pris naissance ni autour des Bermudes ni de l'île de Guam. Vétusté des bâtiments, inexpérience, imprudences de navigation, ouragans, typhons et tempêtes se conjuguent très bien. On découvre même chaque année des bateaux à la dérive sans équipage,

étrange renaissance du *Vaisseau fantôme* ou du *Hollandais Volant*, embarcations ayant rompu leurs amarres ou dont les occupants sont tombés à la mer. La grande majorité des bateaux disparus dans le fameux « Triangle » sont de petite taille et ont en moyenne moins de cinq personnes à bord. Quand Éole et Neptune ne suffisent plus à expliquer, il reste Barbe Noire. La piraterie existe toujours florissante, serait-ce un hasard, particulièrement dans la zone Caraïbe et en Asie. Des dizaines d'embarcations et de bateaux de fort tonnage disparaissent chaque année. On en retrouve certains quelques années plus tard sous pavillons de complaisance. Les autres semblent s'être volatilisés. Ils servent aux transits clandestins, aux différentes mafias et aux commerces illicites. Les garde-côtes américains viennent d'acquiescer des flotilles d'avions de surveillance maritime pour tenter de contrôler le trafic de bateaux. Si les bâtiments réapparaissent de temps en temps, leurs propriétaires et leurs équipages, eux, ne font évidemment jamais surface.

Vents, vagues, tourbillons, maelstroms et forbans des Caraïbes ou pirates malais semblent pourtant ne pas suffire à satisfaire la curiosité. « Triangle » des Bermudes ou Mer du Diable sont d'abord objets de croyance, comme les dessins de Nazca, les statues de l'île de Pâques ou les dragons volants. Il n'est pas interdit de rêver.

■ B. ALEX

noëls et années nouvelles

En Europe, Noël et Nouvel an sont synonymes de Père Noël, cadeaux, réveillons, repas, sapin, hiver, neige, froid, messe de Minuit pour certains. Et en Amérique latine ?

Un écrivain argentin, Osvaldo Soriano, un écrivain mexicain, Vilma Fuentes et un peintre mexicain, Marta Torres, évoquent les Noëls et les Années nouvelles de chez eux, c'est-à-dire Buenos-Aires, Mexico et Baxcaxcaltepec, village de paysans indiens.

BUENOS-AIRES

le père Peron et le général Noël

Je n'ai jamais entendu personne dire que les nuits de Noël et du Nouvel An étaient des nuits joyeuses. Les intellectuels en général se dépriment ; les curés ont, en particulier, trop de travail ; les commerçants font trop d'argent (et tout le monde sait que cela ne fait pas le bonheur) ; les ouvriers, enfin, trop de dettes. Cette description, il est vrai, n'épuise pas le spectre social : il y a des infirmières de garde, des mécaniciens qui conduisent des trains ennuyeux, des malades qui se demandent s'ils seront de la prochaine fête, des militaires en alerte, des pompiers de service, des télétypes qui ne s'arrêtent pas, des amours non partagés, des accidents de la route, des prisonniers.

Il y a des gens qui recherchent la compagnie et d'autres qui préfèrent rester seuls. La nuit de Noël ressemble, en fin de compte, à toutes les autres, avec une mise en scène différente et l'obligation de faire des cadeaux. On me demande de raconter comment cela se passe en Amérique Latine, mais il s'agit là d'une tâche impossible : il n'y a pas plus de Noël latino-américain qu'il n'y a de littérature latino-américaine, mais seulement des particularités pour chaque région, et dans chacune d'elles des univers différents. Je limiterai donc mon récit à l'Argentine et même à certaines de ses régions que je connais à peine suffisamment pour survoler quelques souvenirs.

Le premier contre-sens, bien sûr, c'est que là-bas Noël se passe en plein été, mais feint l'hiver européen. En fin de

compte, Noël a été amené par nos ancêtres espagnols, italiens, polonais, et ajouter des flocons de coton pour simuler la neige autour du Père Noël doit être une façon d'atténuer la nostalgie du terroir, de réduire la distance et de combattre le déracinement. Un peu comme quand, aujourd'hui, ici, nous nous passons le *maté* de main en main, nous nous invitons pour manger ensemble des *empanadas*, ou nous écoutons la plainte douloureuse du bandonéou de Pichuco¹.

C'est donc l'été. Ma mère (qui est née dans les Pyrénées, près de Pampelune) m'écrit que la famille va se réunir pour manger un cochon de lait dans le patio de la maison, à l'air libre. Mon oncle Casimir suera devant le grill jusqu'à ce que l'animal soit doré à point. J'imagine que mes tantes feront une brioche avec des raisins de Corinthe et des fruits secs, et qu'entre tous, ils achèteront du cidre, boisson qu'aucun Argentin bien né n'aurait l'idée de goûter à un autre moment de l'année, même si le pays est le deuxième ou le troisième producteur de pommes du monde. Peut-être à cause de cette traditionnelle entorse, la compagnie la plus populaire d'Argentine en profite pour transmettre ses augures à la population :

*« Coca-cola vous souhaite
des fêtes pleines
de bonheur sans partage ».*

Vers qui me trottent dans la tête sans que ma mémoire me fasse la grâce

de se rappeler la suite. Ce n'est pas pour en faire à ma guise que je donne à Coca-cola la place qui lui revient dans nos événements : il y a quelques jours, dans une revue qui m'est parvenue de Buenos-Aires, une grande photo évoquait le moment solennel de l'*Asado* préparé par les ouvriers agricoles d'une ferme qui présentait ses plus belles vaches à la fête annuelle de la Société Rurale : les gars, rigoureusement déguisés en *gauchos*, comme le veut notre plus chère tradition, dévoraient le ris de veau et les plats de côtes, le tout arrosé de Coca, en grande bouteille d'un litre.

Mais dans nos fêtes de fin d'année, les deux institutions sont la brioche et le cidre. Jusqu'à l'arrivée de Juan Peron à la présidence, en 1946, ces produits, identifiés au Noël national, n'étaient pas à la portée de toutes les bourses. Le général décida de mettre fin à cette injustice d'une façon pour le moins ingénieuse : l'État, à travers, je ne me rappelle pas quel secrétariat, achetait des quantités industrielles de brioches dorées et bouteilles vertes de cidre (en Argentine, les bouteilles de cidre sont toujours vertes et ce fut pour moi un choc quand j'achetai à Paris ma première bouteille de l'exil et que je découvris qu'elle était d'une vilaine couleur marron) et les faisait parvenir aux bureaux de Poste où les préposés les distribuaient gratuitement. Je me souviens vaguement des queues d'ouvriers et de clochards qui avançaient lentement vers les guichets en attente du cadeau, s'ingéniant, le pa-

quet une fois obtenu, à se mettre à nouveau dans la queue, en changeant de casquette et en tombant la veste pour que l'employé ne puisse pas les reconnaître. Le jeu (racontait mon père qui n'était pas péroniste) était fascinant : toute la famille se mettait dans la file sans se parler, se regardant comme des étrangers pour ne pas mettre la puce à l'oreille des postiers. Mon père qui rêvait souvent de la chute du « tyran », ajoutait que de toute façon, les bureaucrates et les lèche-bottes du régime gardaient pour eux les brioches et le cidre et qu'à dix heures il n'y avait plus de provisions à distribuer aux malheureux qui faisaient le pied de grue depuis cinq heures du matin. Quoi qu'il en soit, le système fit sensation et le gouvernement décida de l'étendre aux enfants.

Le 6 janvier, jour des Rois, se célèbre en Argentine (et je crois dans toute l'Amérique latine) un jour pour les enfants. Au soir du 5 janvier, les gosses déposent leurs souliers sur la fenêtre ou près de la porte pour que Melchior, Gaspard et Balthazar, arrivés à dos de chameaux, leur laissent les cadeaux qu'ils trouveront le 6 janvier au réveil. En vérité, presque aucun gosse ne dort cette nuit-là : c'est la nuit des meilleurs rêves, scrutant l'obscurité, cherchant à apercevoir à travers la fenêtre la bosse des dromadaires, priant l'enfant Jésus pour que les Rois lisent bien la lettre où on a écrit (sous l'implacable censure paternelle) : « Chers Rois, donnez-moi, s'il vous plaît, un pistolet comme celui de Kojac. J'ai été sage toute l'année même si j'ai fait parfois rager maman. L'an prochain, je vous promets d'être plus obéissant ».

Le jour suivant, ce sera une fête ou une déception : peut-être le pistolet de Kojac sera bien là, mais ensuite, sur le trottoir, quand tous les enfants du quartier se réuniront à l'heure de la sieste (ce sont les vacances scolaires), on se demandera pourquoi papa a pris tant de temps à expliquer que les Rois mages n'apportent ni bicyclette ni train électrique, alors que l'on peut voir le fils de l'avocat et du médecin, orgueilleux, faire admirer la bicyclette et le train. Et pourquoi, pour certaines mères une poupée de chiffon et pour d'autres, une à commande électronique capable, entre autres choses, de marcher, de remuer les bras et de parler.

Peron et les siens se rendirent compte que le problème n'était pas entre la poupée de chiffon et la poupée électronique, mais entre la poupée de chiffon et pas de poupée du tout. Alors, au risque de reléguer au second plan la noble fonction de répartir le courrier, la Poste se changea en magasin de jouets. Les gosses, comme leurs parents pour Noël, et le jour de l'An, faisaient la queue pour recevoir les



cadeaux dont la distribution avait été confiée au Général par les Rois mages. Parmi les photos de *Mundo argentino* ou de *Critica*, on pouvait voir le Général et surtout Evita, en train de remettre des jouets, parce que « dans ce pays, les seuls privilégiés sont les enfants ». Il faut reconnaître que ce procédé contribua énormément à démystifier la tromperie obstinée dont les enfants étaient l'objet : les Rois mages n'existent pas (affirmation que les plus candides avaient entendue avec horreur des lèvres des petits loulous des courées surpeuplées), les Rois mages, même si ça fait mal de le dire, sont les parents ou le Général lui-même.

Parce qu'à Noël, le cadeau qu'apporte l'enfant Jésus est plutôt chiche : un puzzle de carton, un petit avion de plastique, enfin, quelque chose de léger qui peut s'accrocher à l'arbre artificiel que maman a acheté il y a cinq ans ou à la branche de sapin arrachée dans le jardin du voisin par le frère aîné. Il est vrai que ce jour-là on mangera quelque chose de spécial et surtout des amandes, des noix, des noisettes, de la pâte d'amande, du nougât et des fruits secs, douceurs hors d'atteinte le reste de l'année, comme cette vedette qui fait la couverture des revues. Mais il y a l'inconvénient de la réunion de famille : les bons et les mauvais, ces personnages que, comme la pâte d'amande, on maintient à distance pendant trois cent soixante-quatre jours et qui arrivent cette soirée-là, le sourire aux lèvres, pour parler de travail, de politique et d'autres sottises du même genre.

Alors, il vaut mieux attendre le 6 janvier qui est un jour à soi, sans cris ni reproches.

La chute de Peron, en 1955, emporta presque tout cela, surtout le folklore de la Poste, les championnats de football pour enfants, les figurines avec la tête du leader ou de la Cheftaine spirituelle de la nation. Le retour de 1973 n'a rien apporté de semblable, parce que le Général avait été tout à coup pris par la fureur de la démocratie, les étreintes avec l'opposition, des crises de colère contre les jeunes, au point de ne plus avoir confiance dans les gosses à leur sortie de terminale. Et la Dame, quelle différence ! Et en plus, le Général qui meurt sans crier gare, après avoir si longtemps menacé tout le monde de son retour. Maintenant comme avant 46, le truc est de trouver l'argent pour le cidre et une brioche d'un demi-kilo. Le respect est revenu, oui Monsieur ! aujourd'hui un chef est un chef et un ouvrier, un ouvrier. Chaque chose à sa place. Et l'exode (cent mille, trois cent mille ?) a ses bons côtés. Par exemple voir de près ce qu'est un vrai Noël, avec de la vraie neige, même si la bouteille de cidre a une autre couleur et si la salade est servie en fin de repas, on peut légitimement se demander à quoi elle sert, parce qu'il ne doit y avoir rien de plus ennuyeux que de manger la salade toute seule. Et découvrir ce fromage (quelle quantité de fromage !) et voir que Noël qui, là-bas est à peine une marque de chocolat, ici veut dire aussi Nativité. Mais il y a les disques de *Los Fronterizos* pour écouter l'indispensable *Misa Criolla*, le 25 décembre. Ici ces nuits-là ne sont pas accueillantes pour sortir lancer des fusées, des pétards ou des feux de bengale contre les voisins qui prennent le frais, en chemisette, sur les trottoirs du quartier. Car on reste à la maison, et pour comble de malheur, la télévision qui s'arrête sur le coup de onze heures, quand là-bas commencent tout juste les films de cow-boys. Et la messe du « Coq », qu'on appelle ici de « Minuit » et qui commence avant. Je me souviens que mon père mettait son costume gris à carreaux, le seul qu'il possédait, et ma mère une robe du dimanche, et qu'ils allaient à la messe, et qu'ils ne m'obligeaient pas à les accompagner. J'en profitais pour parcourir seul la maison à la recherche de quelque chose de bizarre, d'un secret inviolé, mais je ne trouvais que des plans compliqués que mon père dessinait, des pelotes de laine usagée, de vieilles photos, une montre détraquée. Lassé, je m'employais à construire la crèche avec Joseph, Marie, l'Enfant, le bœuf, le petit âne, les bergers, un peu d'herbe que je prenais dans le patio. C'était une crèche bon marché, en terre ou quelque chose comme ça, de cou-

leurs délavées. En rentrant, mes vieux étaient ravis de trouver la crèche sur la table. Le chat, curieux, montait et descendait, non sans avoir auparavant esquiné à coups de dents et de griffes l'arbre rempli d'étoiles que, je crois, mon père s'efforçait de décorer d'ampoules de couleur.

Je me rends compte maintenant que je n'ai pas réussi à donner l'idée d'un Noël « différent ». Existe-t-il ? Non, il n'est pas vraiment différent. Il a quelque chose d'hollywoodien, mais celui-ci est aussi une farce : en janvier, à Naza-

reth, il devait faire chaud. C'est en Europe qu'on a mis la neige. Au début, les cadeaux étaient un symbole ; aujourd'hui, la date est un bon prétexte pour se faire offrir une chaîne Hi Fi ou un magnétoscope.

Au temps jadis, dans les prisons argentines (uruguayennes, chiliennes, nicaraguayennes, salvadoriennes, paraguayennes, et ainsi de suite), on levait, un jour, le régime de rigueur. Je me demande si le 24 décembre à minuit, le tortionnaire se sera accordé une pause pour penser à sa famille. Je me demande si le 31 dé-

cembre, quand les cloches des églises (ou le grave top-top-top du transistor) ont marqué la dernière heure de l'année, le bourreau, dans un geste d'ironie macabre, aura souhaité à ses victimes une « Bonne année ». Il est en tout cas certain que le général Videla l'a fait, comme il se doit, à la télévision. Comme, exactement au même moment, avec la même solennité, le faisaient ses amis Augusto Pinochet, Anastasio Somoza, Alfredo Stroessner et Aparicio Méndez.

■ Osvaldo SORIANO

1. « Pichuco » : surnom d'Anibal TROILO, le plus fameux bandonéoniste argentin, mort en 1973.

MEXICO

les fêtes de la mort

Commes les Aztèques, les Mexicains sont, pendant les derniers jours de l'année, possédés par une fureur de fête et d'apocalypse. Naissance de l'Enfant Jésus et fin de l'année : fin d'un cycle sans espérance d'un cycle meilleur, joie apeurée qui étouffe le désespoir dans l'alcool, épuise les forces du désir et du futur, projection ancienne et fuyante du temps comme les tunnels de la mémoire dans lesquels se sont perdues d'autres langues et d'autres sagesses que celles importées d'Espagne, à coups de mort.

Selon cette double tradition sanglante, vient s'ajouter au sacrifice individuel celui d'une race, une ombre lumineuse incarnée dans la Vierge brune, la toute puissante Guadalupe devant l'autel de qui accourent en pèlerinage des millions de Mexicains qui se donnent rendez-vous la nuit du 12 décembre, commencement de la fin de l'année, début de la saoulerie générale d'un pays tout entier pendant vingt jours. Sous la protection de l'unique Vierge-mère, femme asexuée et castratrice, dévoreuse tranquille de la voracité de ses enfants, les Mexicains voient se prolonger le temps mort des Aztèques de cinq, vingt, vingt-cinq jours ou un mois. Des adorateurs du soleil, qui craignaient la mort pendant quelques jours chaque certain nombre d'années, aux adorateurs de la nuit électrique dont chaque fin se pleure à l'aube. Une même mémoire trace le signe qui paralyse le temps et sa conscience

et crée les espaces vides de l'existence pure où la mort domine chaque instant et pour cela, se métamorphose en amphitryon de la fête.

A pied, à genoux, agglutinés dans des camions, multipliés par les chemins qui se croisent, du Nord aux coins les plus reculés du pays, sur des kilomètres et des kilomètres, la marche commence vers la basilique de Guadalupe, pour certains depuis le mois de septembre. Télévision, peuple, présentateurs, chanteurs, radio, presse, bourgeois, invalides, borgnes, aveugles, polyomyétytiques, nains, enfants, chiens, vieilles dévotes, putains, maquereaux, voleurs, assassins au cœur glacé, bureaucrates au cerveau fané, femmes enceintes au ventre saillant, violeurs et adultères, tous, le 12 décembre, vont célébrer leur Vierge, messe qui s'achèvera en beuverie, entre les feux d'artifice, les fusées, les feux de bengale, les chansons paysannes, les couplets à la Vierge de Guadalupe, entre les prières et cris, les étranges miracles que la Mère concède : la cécité de l'enfant borgne devenu objet de moquerie, la mort du mari ivrogne, l'emprisonnement du fils voleur, la fille putain se retrouvant enceinte. Se réveiller sans conscience : le retour au foyer abandonné depuis des jours et les préparatifs des neuf « posadas »¹ dont le repas de la nuit de Noël sera l'apothéose.

Le 16 décembre commence la pro-

menade de l'Enfant, poupée de plastique ou de porcelaine, ses proportions et ses caractéristiques dépendant du milieu et des possibilités de la « Marraine », avec ses yeux juste peints ou vitreusement incrustés dans la plus fine des porcelaines. L'Enfant Dieu sera promené pendant neuf jours, demandant un toit pour s'abriter, cherchant où naître, complètement nu, au creux des mains de la marraine, couché dans un joli berceau portatif ou dans une petite mangeoire d'orfèvrerie. Voisines, amies, parents, collègues de travail, connaissances de tout genre, complicités de copinages ou d'alliances, les « posadas » s'organisent au milieu d'un chaos en fête, à la recherche des relations de commérage ou de famille : je promène mon enfant chez toi, tu promènes le tien chez moi. Parfois, la même nuit, la même « posada », trois ou quatre Enfants sont proménés demandant abri et couvert, hospitalité et protection aux portes d'une même maison, la même fête pour tous. La même chose le jour suivant, et le suivant, et l'autre. Neuvaine de « posadas » et de chants, d'alcool et de « pifiatas »², bal et fin d'année. A minuit, le 24 décembre, l'Enfant sera promené une dernière fois pour cette année, il naîtra et sera habillé et installé au centre de la crèche, somptueusement ou pauvrement décorée, entre la Vierge et Joseph, l'âne et le bœuf, quelques petits moutons et les trois Rois mages. Ou sous l'Arbre de Noël, ses

boules et ses lumières, en raison exactement inverse de la taille et de la qualité de la crèche. Une tradition se substitue à une autre, un goût s'impose en même temps que le colonialisme change son centre de domination et l'impérialisme américain, sa publicité, ses grands magasins et son crédit qui dévore les coutumes venues d'Espagne et, comme la mé-

chansons de Bing Crosby et un repas avec de la morue à la biscayenne en entrée, des « romeritos » dont la plante ne pousse qu'au Mexique, comme premier plat, et une dinde accompagnée de salade à l'américaine, comme plat de résistance, pour les familles fortunées qui ont accès au prix de la dinde. Pendant que la bureaucratie du secteur public et

dette pour faire des cadeaux, pendant que plus de la moitié de la population s'enivre tout décembre, pendant que les travailleurs des usines et des ministères, des compagnies et des hôpitaux, organisent des fêtes, des pots et des échanges de cadeaux, les autorités du gouvernement mexicain, satisfaites d'une année supplémentaire de la gestion d'un pays



moire oubliée des jours morts des Aztèques, les « posadas » s'assimilent à l'Arbre de Noël, et St-Nicolas et les boules saupoudrées de neige, dans un pays où le soleil est présent toute l'année, et la promenade de l'Enfant Jésus se transforme et se troque pour une série de toasts, « cocktails » et un Merry Christmas avec cadeaux de St-Nicolas,

du privé reçoit ses primes de fin d'année (mois de salaire gratuit ?), que les entreprises de l'État ou particulières remettent au début de décembre, pendant que les pauvres préparent leur ragoût au « mole »³ pendant que les commerçants vivent leur mois d'août en décembre, pendant que certaines familles dévotes promènent l'Enfant, pendant que le peuple s'en-

qui leur a donné les meilleurs cadeaux de Noël, illuminent et ornent la ville capitale dans un éclatement de lumière, de papier d'aluminium, de sphères gigantesques, augures de bonheur pour l'an prochain, crèches de rêve, Rois mages de lumière, St-Nicolas chevauchant leurs rennes dans les artères commerciales et les quartiers élégants de la ville de Me-

xico et des quatre autres villes importantes pour l'industrie, le commerce et le tourisme. Les mêmes autorités qui discutent, sous différents masques et différents visages, année après année et chaque six ans après chaque six ans sur choisir entre l'austérité qui les enrichit et le luxe qui les corrompt, entre le désir de conserver le folklore si connu de la tradition mexicaine, que déjà plus personne ne sait ce que c'est, et l'aspiration à atteindre la modernité et être contemporain de l'histoire (l'histoire de qui ?), entre la possibilité d'employer la dépense que signifie l'illumination de la ville de Mexico pour Noël à électrifier les villages perdus dans l'odeur à paraffine des bougies et la mise au chômage de ceux qui les fabriquent. La discussion s'échauffe et la bonne conscience, de tous et de chacun, semble s'accorder, maintenant oui, à priver de ses ornements de Noël la ville en fête. Viennent les concessions, les commerçants, les compromis, la peur dans le noir, la peur de la tristesse, du courage, des miroirs, de reconnaître la réalité d'une misère qui se déprécie, et, entre la pâleur des villages perdus à la lumière des bougies et la peur de rompre la tradition du gaspillage, la décision est évidente : la capitale s'enjolive, se décore, s'illumine et chaque poteau, chaque arbre s'habille d'une couronne, d'un St-Nicolas, d'un Roi mage, d'un sapin de Noël.

La promenade de l'Enfant Dieu s'oublie et se réfugie dans les couloirs et les porches des églises de quartier. Prétexte pour commencer la fête des adultes avec celle des enfants. Déjà, personne ne se souvient qu'il faut promener l'Enfant neuf jours durant trois ans, pour à la fin, le couronner et le consacrer comme Dieu, idole familiale qui ornera chaque année la crèche et qui, pendant l'année, sera gardé ou mis dans les bras de St-Antoine pour les femmes mariées, seul et sur la tête pour celles qui cherchent un mari.

Seule, survit la « piñata » entre les désirs de modernisation, d'industrialisation, de Christian Dior et de cheveux blonds qui angoisse les Mexicains. L'Enfant se promène seulement en province et la « piñata » ne s'ouvre que pour les enfants des quartiers pauvres. On boit de la vodka, on siffle du whisky et même le Cuba libre ne se fait plus avec du rhum mais avec du brandy ou du cognac. Les crèches se réduisent ostensiblement dans la mesure où augmente la quantité de sapins directement importés du Canada, accumulés dans des tentes, à côté de gigantesques supermarchés — d'origine espagnole et de capital américain, sous des prête-noms archi-connus — pour la consommation de ceux qui gaspillent leur vie dans un travail sans vocation où le lavage de cerveau se fait à travers la

corruption, la peur du scandale et la peur de perdre son poste pour n'avoir pas suffisamment courbé la tête. Les « piñatas » sont reléguées dans les vieux marchés fleuris où le marchandage existe encore et où les prix arrivent à avoir le goût, sinon de l'argent, du moins du langage et du troc sentimental.

Pour les enfants riches, St-Nicolas arrive la nuit du 24 décembre, nuit blanche de saoulerie mélancolique, triomphe incontestable de la famille mexicaine. Le second front, la petite maison, la maîtresse cachée, sont oubliés devant la légitime, les enfants qui hériteront et l'inondation lacrymale de la grand-mère, mère du monsieur qui cette nuit est toute à ses devoirs, après neuf, dix, douze ou quinze jours de foire, célébration, copains, cocktails et réceptions avec les amis influents qu'on ne peut pas ne pas voir et à qui on a offert les meilleurs cadeaux que son argent peut acheter.

Nuit triste pour la maîtresse, pour la deuxième maison, pour les enfants de « l'autre ». Nuit familiale d'angoisse, où la vieille tante pleure au souvenir de ses morts, la fille au souvenir de son fiancé, le père en pensant à sa maîtresse et la mère pour le bonheur qui l'envahit à les voir « tous » réunis à ses côtés. Aujourd'hui et jusqu'au 10 mai.

Le 25, repas de famille et nouvelle escapade du père et des enfants. Les obligations obligent et le compère, homme politique influent — au Mexique, même le garçon de café et le chauffeur ont un ami puissant — l'attend dans l'après-midi pour prendre un verre, et je reviens tout de suite. Nouvelle joie timorée sur le second front, embrassades tardives avec les autres enfants, avec la maîtresse, le fiancé et avec tous ceux que la dignité et l'intégrité de la famille mexicaine interdisent d'entrer dans la Sainte Nuit.

Les enfants promènent leurs jouets. St-Nicolas commence à arriver même pour les enfants pauvres dans la ville de Mexico. Ceux qui n'ont rien vu venir ce jour-là peuvent espérer qu'on se souviendra d'eux pour le jour des Rois. La cavalcade continue, de même que le défilé des vulgarités, foire de putains et de maquereaux, pendant la semaine morte, la semaine des secrets politiques, des préparatifs de sourds, des complicités pour l'année qui vient. Semaine de fêtes épuisantes, de toasts officiels, de saoulerie qui s'allonge dans la fatigue et le désir de ne pas penser qu'on n'a plus d'argent, qu'il faut acheter le gâteau et les cadeaux pour le 6 janvier, jour des Rois, pour des enfants pauvres. Le pays, plus usé que jamais, plus endetté que personne, fait un ultime effort et offre des jouets aux enfants des pauvres, des bureaucrates de qualité inférieure, des ouvriers les plus oubliés par Dieu et le secteur public.

Les coups politiques se préparent dans un silence sacré, dans l'ébriété générale d'une semaine morte. Une fatigue mortelle enveloppe le corps de chaque Mexicain, la nuit du 31 décembre réussit à le réveiller encore dans un dernier cri euphorique ; la ville est illuminée dans ses ultimes recoins et le maire propose, contre toute austérité, dette publique et économie d'énergie, en fin de compte c'est pour cela que nous avons du pétrole et avions de l'argent, que chaque ampoule reste allumée toute la nuit qui commence l'année nouvelle.

Éclatement de lumière. Résurrection de l'agonisant. Flamme passagère et volcanique. Le Carnaval a lieu durant une nuit de fête à nulle autre pareille : l'obligation familiale n'est plus première comme pour la nuit de Noël, la complicité du devoir et du plaisir est permise dans cette mascarade. Feux de joie, pneus brûlés, fumées, contamination, feux, fusées, klaxons, cris, embrassades, pérégrinations d'une maison à l'autre à la recherche d'un verre à l'autre.

Se réveiller à une heure de l'après-midi et sous le nez de la réalité. Nouvel an qui commence et qui annonce les dépenses du 6 janvier. Dernière semaine de fêtes et de boisson. Baisers de Jour de l'An. Gâteau du 6 janvier. Jouets des enfants pauvres. Les enfants de riches reçoivent une autre série de cadeaux qui fait pardonner la culpabilité et l'absence du père à la mère toujours présente.

Ce n'est pas pour rien que le meilleur poème écrit, en ce siècle, à Mexico, s'intitule *Mort sans fin*. Le Mexicain trouve en elle une alliée et la promène, comme on promène l'Enfant Jésus, comme on le promène encore dans les années cinquante, entrée dans la course du capitalisme et la dette, pendant neuf jours, pendant trois ans et pendant chaque nuit dont la mémoire ramifiée et endormie trouve son chemin entre la tradition qu'on veut perdre et la modernité qu'on n'arrive pas à atteindre entre l'alcool, l'Arbre de Noël, le champagne électrique et la désespérance qui permet de dire à la mort : « Allez, petite putain à la monte glacée allez, allons au diable ».

■ Vilma FUENTES

1. La « posada » est la demande symbolique d'un abri pour la nuit pour l'Enfant Jésus, en commémoration de la recherche d'une auberge (posada) que fit la Vierge à Béthléem. C'est l'occasion, dans chaque maison, de chanter, de boire et de manger.

2. *Pināta* : Sorte de grand sac de papier rempli de bonbons ou de petits cadeaux que les enfants doivent essayer de faire ouvrir.

3. *Mole* : sauce à base de cacao, de piment accompagnant de la viande de porc ou de poulet.

BAXCAXPALTEPEC

état de Vera Cruz - Mexique

au gui l'an neuf



La chaleur moite de fin d'après-midi enveloppe de ouate le *rancho*¹ de Baxcaxpaltepec, la Montagne aux iguanes, en langue olmèque. Les chemins qui serpentent entre les soixante maisons de branches coiffées de toits de palmes, les petits enclos, les bananiers, les arbres à pain, les avocatiers et les buissons fleuris sont encore humides de la dernière averse tropicale. C'est l'heure où le soleil descend dans les arbres, un certain silence s'établit préparant les bruits mystérieux de la nuit forestale.

Le rancho n'a pas de place, de centre, d'église, de mairie. Le seul bâtiment en planche, construit par la communauté, est l'école devant laquelle des enfants, adultes, nains vêtus de coton rapiécé, jouent à se poursuivre. Accroupies devant les feux de cuisine, les femmes préparent le repas en parlant à voix basse du lendemain. A Baxcaxpaltepec, cette soirée du 24 décembre ressemble à toutes les autres soirées. Noël n'est rien, sinon la fin des épuisants aller-retour à la ville de San Andrés Tuxla pour participer aux *posadas*² et vendre au marché de petites statuettes en fibre de palmier que les gens de la ville placent curieusement dans des crèches miniatures. Jésus, Béthléem, Rois mages appartiennent à un folklore, à des puissances, à des rites étrangers. Le 25 décembre se résume en un meilleur repas et, par imitation de la ville, une fête arrosée d'eau-de-vie de canne.

Le rancho tout entier s'ensanglante des reflets rouges du couchant, le piétinement des chevaux annonce le retour des hommes rentrant de leurs parcelles, des bougies projettent les premières ombres entre les interstices des branches dans la petite épicerie et « cantina » devant lesquelles des groupes se forment pour acheter deux ou trois denrées de base et de l'alcool.

Chez le *Cacique*³, le conseil de la

communauté tient réunion pour préparer la vraie fête, l'unique de cette période : le 31 décembre. La communauté enterrera l'année écoulée et inaugurerà le premier jour du nouveau cycle du temps.

Toute la semaine, les travaux des champs mis en sommeil, les gens ont décoré leurs maisons de fleurs et de papier crépon, certaines familles ont préparé pour tous le meilleur repas de l'année, d'autres ont construit le *Toro petaso*, un taureau symbolique de paille et de pétards, sacrifié et brûlé en ce jour au milieu de danses et de chants. Le 31 décembre, tous ont revêtu leurs meilleurs habits, les plus neufs : pantalon et chemise de coton blanc, bottes, foulard et machète à gaine décorée pour les hommes ; corsage de satin brodé, jupes imprimées, fleurs et bijoux pour les femmes.

Les gens passent de maisons en maisons pour se réunir devant les autels, dressés pour la circonstance ou pour des événements antérieurs (deuil, rites de fécondité, sécheresse ou pluie excessive). Ils se massent devant chaque construction, décorée à profusion de fleurs, d'animaux de céramique à tête de coyotte, de papiers de couleurs, de dessins ou de photos des disparus, très souvent surmontées de la statue d'un saint catholique somptueusement vêtu, emprunté à la ville. Dans la fumée épaisse du copal, le bois d'encens, se multiplient les *velorios*⁴ sous la direction des *shamans*⁵ de la communauté. Mélangeant espagnol et nahuatl, l'ancienne langue aztèque, les hommes et les femmes de « pouvoir », porte-paroles de l'invisible, dirigent la supplication collective : « *companeros, oremos para que en este ano nuevo, la tierra sea fértil y el edijo prospero* » (« Camarades, prions pour qu'en cette nouvelle année, la terre soit fertile et la communauté prospère »). Repris par

tous, ils entonnent alors des chants indiens, transmis de génération en génération ou improvisés dans la vieille langue, implorant devant Saint-Antoine ou N-D du Bon Secours les puissances cosmiques appelées *Quetzalcoatl*, *Tlaloc* ou *Huitzilopochtli*, les divinités olmèques ou aztèques, de veiller à la bonne marche de l'univers, à la fertilité des vivants, au rythme de la lune et du soleil, à la pluie et au vent, et de protéger la communauté des redoutables *Chaneques*, ces esprits multiformes du mal dont il vaut mieux ne pas attirer l'attention.

« Santos » catholiques, signes de croix, invocations chrétiennes ne sont là qu'en tant que masques pour se protéger des étrangers et, qui sait, profiter de leurs pouvoirs éventuels. Sous leur présence muette, la communauté peut enfin, en toute quiétude, communier à ses racines et invoquer les forces sûres et ancestrales qui commandent aux éléments et reglent la vie et la mort.

■ Marta TORRES

1. On appelle *Rancho* dans le sud mexicain, non une ferme, mais un village de paysans.

2. Entre le 15 et le 24 décembre, des groupes de musiciens frappent aux portes et, contre une sérénade et des chants de Noël, faut la *Posada*, reçoivent argent et nourriture. Les paysans indiens ont trouvé là un moyen saisonnier d'améliorer leur revenu.

3. Le *Cacique* est l'équivalent d'un maire. Il est élu ainsi que les membres du conseil de la communauté (*Comisario ejidal*) par tous les membres adultes de la communauté propriétaires d'une terre collective (*Ejido*) divisée en parcelles de culture attribuées aux familles.

4. Le mot *Velorio* habituellement utilisé pour désigner une veillée funèbre, a ici le sens général de veillée.

5. Chaque communauté comprend plusieurs *shamans*. Appelés *Brujos* (sorciers), ils sont à la fois guérisseurs (*curanderos*) et dépositaires des traditions mythiques et rituelles.

Pérou : le réformisme bourgeois

Sept politiciens péruviens s'interrogent sur le gouvernement de Velasco. Quel fut le contexte politique dans lequel advint, se développa puis échoua le réformisme de Velasco ; dans quelles conditions économiques ledit processus porte ses maigres fruits, comment agissent les forces extérieures ? Telles sont les principales questions qui se dessinent au début d'une polémique qui est la suite de *Frente al Peru oligarquico*, paru également aux éditions Mosca Azul.

Le nœud central du débat est un essai à moitié réalisé de caractériser le gouvernement de Velasco : les considérations d'ordre politique, économique, culturel et même militaire sont les éléments de la discussion qui s'est engagée pour arriver à déterminer quelle fut, de toutes les politiques de la gauche, celle qui fut la plus proche des intérêts populaires au cours d'une étape riche en événements. Critiques et autocritiques sont la toile de fond du livre, où le débat tend à se polariser entre ceux qui ont donné un appui critique au gouvernement vélasquista et ceux qui l'ont considéré comme l'ennemi. Les reproches de part et d'autre (PC et PSR pour les premiers et Vanguardia Revolucionaria, Sociedad et Política, Parti Communiste Révolutionnaire, Parti Communiste Majorité et Carlos Malpica, leader de gauche pour les seconds) montrent, en tous cas, que la gauche péruvienne est capable de s'asseoir à une table pour débattre de problèmes communs et substantiels.

L'attitude des organisations politiques face au mouvement syndical, l'attitude phagocytaire de la gauche elle-même et la caractérisation du socialisme sont les thèmes les plus débattus.

Ce livre est nécessaire pour la compréhension des événements péruviens dans les dernières années. On peut déplorer l'absence de l'une des organisations qui se réclament du maoïsme, et de l'un des courants du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire.

A.P.

El reformismo burgues. Ed. Mosca azul 1978. Lima. 253 p. 25 F. A Paris : Librairie hispano-américaine, 26, rue Monsieur le Prince, 75006 Paris.

● Conrad Detrez a reçu le prix Renaudot pour son roman *L'herbe à brûler*.

Ces Messieurs du Chili

Ambassadeur du Chili de l'Unité Populaire en Chine, Armando Uribe commença à se demander comment il pou-

vait définir son pays. Pour pouvoir le représenter, il fallait qu'il se le représente, lui-même. A la suite de cette question, il remonte le temps de son histoire personnelle. Il analyse sa formation, en faisant tomber les mythes véhiculés par ces Messieurs de la classe dirigeante.

Ces Messieurs du Chili. Armando Uribe. Traduit par Gérard de Cortanze. Ed. de la Différence. Paris 1978. Coll. Cantos, 214 p.

Le sang et l'espoir

Un prêtre parti en Amérique latine en 1964, Charles Antoine, dresse une fresque de l'Église en Amérique latine. Le grand « remue-ménage » qu'avait provoqué la visite de Paul VI dans ce continent auquel on peut appliquer la phrase du Mexicain Porfirio Diaz « *si loin de Dieu et si près des États-Unis* », la Conférence générale de l'Épiscopat latino-américain à Medellin, en 1968 ont amorcé un mouvement de rénovation au sein d'une partie de l'Église. C'est cette Église progressiste qui nous est présentée là, pour continuer à croire.

Le sang et l'espoir. Charles Antoine. Ed. Le Centurion. Paris 1978. 144 p. Dessin de couverture de Plantu.

Science fiction

● De Belgique nous sont arrivées des publications d'un caractère particulier sur la littérature latino-américaine. C'est en effet la science fiction, le fantastique, le policier, la poésie et le théâtre qui sont présentés dans ces recueils. Pour tout renseignement, écrire à Bernard Goorden « *Ides et autres* », BP 33 OCCIE 4 B. 1180 Bruxelles. Belgique.



JOSEFINA

Poésie

● Poète d'Haïti, de la beauté et de la misère de l'île, de sa vie coutumière et de ses dieux, Jean Métellus l'est au premier chef dans ces vers largement rythmés en vagues enveloppantes et prodigues d'images foudroyantes. Mais si l'exil a aiguisé chez lui une nostalgie évocatrice, il lui fait également ressentir un présent brûlé de violence, tourner son regard de « voyant » au-delà d'une société rendue totalement opaque à elle-même, vers un avenir où l'homme serait vraiment frère de l'homme.

Au pirate chantant. Jean Métellus. Les Lettres Nouvelles. 178 p. 39 F.

● Préparée par Silvio Baridon et Raymond Philoctète, cette anthologie regroupe soixante et un poètes d'expression française apparus depuis 1945 et presque tous vivants.

Anthologie de la poésie haïtienne. Les Lettres Nouvelles. 298 p. 65 F.

La tête de l'hydre

Le Mexique est en passe de devenir une pièce maîtresse de la « guerre du pétrole », tant ses réserves, jusqu'à présent gardées secrètes, s'avèrent importantes.

Partant de ce constat, Carlos Fuentes bâtit un roman policier dans la meilleure tradition des « classiques » américains et se fait jongleur pour nous mener à travers l'enchevêtrement des réseaux d'espionnage israélien, arabe, américain, mexicain.

L'anti-héros de cette chasse à l'or noir est un cadre moyen du ministère de l'Économie, appelé à son insu à être l'instigateur d'un attentat manqué contre le président du Mexique. Malgré un faux enterrement, une opération faciale et l'insistance de son PDG pro-arabe, Félix Maldonado ne deviendra pas tout à fait Diego Velasquez. Trois femmes ont marqué sa vie : Sara qu'il aime platoniquement, Ruth – son épouse juive – et Mary la panthère. Chacune détient quelques morceaux du puzzle qu'il tente de reconstruire au long d'un parcours semé d'embûches, poursuites, morts. Mais c'est Timon d'Athènes, camarade d'études décidé à travailler en outsider pour que le pétrole soit aux Mexicains, qui lui fournira la clé de tant d'énigmes.

La tête de l'hydre. Carlos Fuentes. Traduit de l'espagnol par Jean-François Reille. Ed. Gallimard. Col. Hors série. 324 p. 45 F.

Ethnologie

Après l'**Ethnologie générale**, parue en 1968 dans la même collection – le premier traité de ce genre publié en français –, l'**Ethnologie régionale** essaie de rendre compte des thèmes culturels fondamentaux qui caractérisent les diverses civilisations de l'homme contemporain.

Le tome I, paru en 1972, a traité des groupes ethniques et des cultures de l'Afrique et de l'Océanie ; le tome II, consacré à l'Asie, à l'Amérique et aux Mascareignes (île Maurice, la Réunion), paraît maintenant.

Bien qu'il soit impossible de procéder groupe par groupe, le livre essaie de montrer les caractéristiques essentielles de l'existence matérielle, des techniques et des genres de vie, des systèmes de valeur et de l'expression esthétique. Chaque aire culturelle ou chaque groupe ethnique ont été traités avec un spécialiste ayant longuement vécu sur le terrain. Une orientation bibliographique substantielle accompagne chacun des chapitres. L'illustration est d'une grande richesse.

Ethnologie régionale II : Asie, Amérique, Mascareignes (île Maurice, la Réunion). Sous la direction de Jean Poirier. Ed. Gallimard. Col. Encyclopédie de la Pléiade. 2096 p. 250 F.

Librairie Centre

La Librairie Centre des pays de langues espagnole et portugaise a réalisé depuis sa création, en juin 1977, un grand nombre d'activités culturelles de divers ordres.

- Réunion des représentants de l'Unesco participant au Congrès d'Intégration culturelle Amérique du Sud-Caraïbes. Parmi les invités figuraient : Uslar Piétri, Matilde de Neruda, Blanca de Asturias, Julio Cortazar, Régis Debray, etc.

Réception de participants au Congrès de professeurs de portugais de France.

- Conférence-débat sur l'œuvre de Augusto Roa Bastos, en présence de l'auteur.

- Lancement du dernier livre de Julio Cortazar et Julio Silva.

- Conférence des professeurs Paul Teyssier et Bernard Pottier.

- Conférence de Madame Solange Parvaux, Inspectrice générale de l'enseignement du portugais en France, pour présenter son rapport annuel sur l'enseignement du portugais.

- Débat sur l'œuvre de Pablo Neruda, analyse du **Canto General**, récitations en espagnol et en français, chansons ti-

rées de l'œuvre et exposition de peinture.

- Exposition de photos-peintures de l'artiste vénézuélien Angel Vivas.

- Exposition-débat sur la Guinée-Bissau de Amílcar Cabral à la reconstruction nationale.

- Conférence de l'économiste Luis Carlos Bresser Pereira : **L'État et la crise brésilienne.**

- Lancement de la revue vénézuélienne : **La Semana.**

- Conférence sur l'écrivain uruguayen Felisberto Hernandez.

- Présentation du groupe paraguayen **Los Guaranis** et de leur dernier disque **Le Cri de l'homme.**

- Réunion des lecteurs de portugais des Universités françaises.

- Conférence-débat sur l'écrivain péruvien Manuel Scorza. Littérature et musique politique mexicaine, avec la participation de la chanteuse Judith Reyes.

- Réunion des sociologues argentins exilés en Europe.

- Lancement du livre **Poésie politique et combative argentine.**

- Conférence du poète nicaraguayen Ernesto Cardenal.

- Conférence sur le thème **Musique et sociétés en Amérique Latine**, avec la participation de Julio Cortazar, Beytelman du groupe **Tiempo Argentino** et Daniel Salinas de la revue **Urgent Amérique Latine.**

- Lancement du livre **Conversations avec Uslar Pietri**, en présence de Uslar Pietri.

- **Boia fria, capitalisme et agriculture au Brésil.** Débat.

- Teca et Ricardo : présentation du disque **Desafio de viola.**

- Réception des membres du Congrès latino-américain de théâtre.

- Présentation du livre **Crépitant Tropic** de Flor Romero de Nohra, en présence de l'auteur, de M. Antoine Berman, le traducteur, de Jacqueline Baldran, Claude Couffon et Oliver Gilberto de Leon.

- Présentation du livre **Caidillos, Caciques et dictateurs dans le roman hispano-américain.**

Débat sur le thème **Amnistie et libertés démocratiques au Brésil.** Avec la participation de Madame Therezinha Godoy Zerbini, Présidente du mouvement Féminin pour l'amnistie.

Conférence de M. Deverre sur **Les travailleurs saisonniers - le cas des Mexicains en Californie.**

- Exposé de MM. les professeurs Bernard Pottier et Paul Teyssier sur les travaux du Congrès **International de Linguistique et Philologie Romane**, tenu à Rio.

- Récital sur le thème **Chants populaires et paysans du Chili d'aujourd'hui.** Avec la participation de Gabriela Pizarro et Pedro Yanez.

ACTUALIDAD ECONOMICA DEL PERU n°4

Revue péruvienne d'information et d'analyse économique publiée par le Centro de Asesoría Laboral (CEDAL)



CARLUCCI

Mandat ou virement international à l'ordre de **ACTUALIDAD ECONOMICA DEL PERU**, Av. Guzman Blanco 45 Oficina 402 LIMA PERU.

Abonnement 12 numéros : US \$ 50

Estoy enviando adjunto un cheque o giro postal de US \$ 50 a nombre de **ACTUALIDAD ECONOMICA DEL PERU** pago de una suscripción anual de la revista

Nombre

Dirección

Ciudad

Código postal, país

SOLEDAD BRAVO

Née en 1943 en Espagne, à Logroño, Soledad Bravo partira très vite au Venezuela du fait de l'appartenance de son père aux rangs républicains. Là, elle fera ses études à la faculté de lettres et aussi ses premières armes dans le théâtre d'abord, puis dans la chanson, et, en même temps, dans la politique. Les racines espagnoles sont toujours présentes, elle lit Celaya, Lorca, Machado, Alberti, Blas de Otero..., puis les interprétera plus tard. Sa nouvelle patrie et son nouveau continent se mêlent à ce passé si présent au travers des textes de Viglietti, Angel Parra, Atahualpa Yupanqui et les Cubains Silvio Rodriguez et Pablo Milanes: Une réalité parfois tragique s'exprime.

En 1976 elle fera son premier retour en Espagne où elle obtiendra un grand

succès au cours de ses récitals à Barcelone et à Madrid.

Les splendides textes qu'elle choisit, les musiques qu'elle leur donne et les modulations de sa voix forment un ensemble rarement entendu, que ce soit ici ou là.

Nous nous sommes rencontrées au Théâtre de la Ville où Soledad Bravo chantera du 9 au 20 janvier à 18 h 30. L'entretien a eu lieu dans la loge de Sarah Bernhardt. Le décor semblait un peu bizarre, un peu anachronique, trop ample peut-être. Mais il s'est très vite fait oublier. C'est Soledad Bravo elle-même qui a commencé par se présenter...

C.B.

PIDO LA PALABRA

— On va remonter un peu le temps : j'ai commencé à Caracas en chantant dans des œuvres de théâtre de Lorca, que l'on montait dans un théâtre expérimental très petit que nous avions à la faculté d'architecture. Bien que je ne fasse pas mes études là, j'ai collaboré. Avant même de rentrer à l'université, j'avais mis en musique des œuvres de Brecht pour ce théâtre. Nous avons présenté des œuvres très amusantes de Lorca : *Los amores de Don Perlimprim*, *Elisa en su jardín*, *Dona Rosita la soltera*. Là, je travaillais comme chanteuse et comme actrice. Comme actrice, je n'ai pas fait long feu car, vraiment, ce n'est pas « mon métier » ! C'est là que tout a commencé. Nous avons présenté ce spectacle en ville. Il y eut des critiques très favorables, car c'était un théâtre de gens jeunes, d'une grande fraîcheur, qui, normalement ne se faisait pas à Caracas. Vous savez qu'« au pays des aveugles, les borgnes sont rois » Avant de faire du théâtre, je chantais à l'université, dans les réunions politiques et dans les quartiers périphériques. Mais, c'est grâce à cette œuvre de théâtre que les gens m'ont connue. Et, aussi, d'un programme politique à la télévision, à 7 heures du matin, dans lequel on interviewait les hommes politiques les plus importants du Venezuela et d'autres pays. Cette émission avait aussi un certain caractère culturel, et je chantais tous les matins. Il semble que selon le modèle américain — et le Venezuela imite assez ce modèle —, ces programmes avaient une bonne écoute. Là, j'ai pu réaliser un travail sympathique, jusqu'à un certain point, car lorsque j'ai voulu appeler les choses par leur nom, il y eut des problèmes... Alors, je n'ai plus chanté.

Q. — Les choses par leur nom, c'est-à-dire ?

S.B. — Certaines interventions, certaines chansons ne convenaient plus pour le programme. On commença donc à me suggérer de chanter autre chose. Cela m'a compliqué les choses à la télévision, mais j'ai su en tirer parti à un très bon moment : les élections battaient leur plein et tout le monde regardait les émissions. Ensuite, j'ai continué à chanter.

Q. — Les critères de choix de votre répertoire ont-ils fondamentalement changé au cours de ces années ou sont-ils les mêmes ?

S.B. — L'on change toujours au fil des ans ; je ne peux pas penser maintenant ce que je pensais lorsque j'avais dix ou seize ans. Mais je crois que, fondamentalement, c'est la même chose, plus ample, plus développé... il y a, d'une part, le goût personnel, moteur principal des artistes, et puis, d'autre part, ce qui a influencé sa culture et ses idées. Vous essayez de transmettre, d'exprimer tout cela. En ce qui me concerne, la « chose » espagnole m'affectait beaucoup et j'ai toujours été en contact avec l'Espagne malgré la distance. En participant à beaucoup d'actions contre le franquisme. D'autre part, le Venezuela, le continent latino-américain me concernaient parce que c'était mon environnement le plus proche. Disons que j'ai deux lignes de force dans mon expression, peut-être un peu scindées au départ, mais qui, à un moment donné, s'unifient et arrivent à se confondre.

Q. — Vous choisissez des poèmes, ceux



de Celaya ou de Blas de Otero, qui vont au-delà de l'« Espagnol », qui sont universels. Votre programme du mois de janvier est moitié de poésie espagnole et moitié de folklore latino-américain.

S.B. — Oui, parce qu'il m'est difficile, en si peu de temps, de développer tout un ensemble. On va donc faire un échantillon des choses les plus importantes. Évidemment, c'est difficile de tout faire en une heure ; j'ai choisi la poésie espagnole et le folklore latino-américain, vénézuélien et cubain.

Q. — Comment la Nueva Trova Cubana intervient-elle dans votre parcours ?

S.B. — Je crois que comme pour tous les jeunes de ma génération, Cuba, à ce moment-là, a été très important. Cuba a été déterminant pour tous les mouvements révolutionnaires d'Amérique latine, et non seulement les mouvements, mais aussi pour tous les gens qui avaient certaines inquiétudes. Donc, tout ce qui se faisait à Cuba du point de vue artistique ou politique était très important pour moi. Je devais prendre un contact direct et le chanter.

Q. — Vous avez mis en musique des poèmes d'Alberti et vous avez enregistré un disque avec lui.

S.B. — Il y a un an, j'ai fait un disque dédié à Alberti. D'abord parce que je pense qu'Alberti est l'un des plus importants poètes vivants de langue espagnole. Alberti avait passé presque quarante ans en exil. Il rentrait en Espagne au moment où il semblait que les choses allaient changer, que la terre allait recueillir ses enfants dispersés... La poésie d'Alberti m'intéressait beaucoup. Le chemin qu'il avait parcouru avait beaucoup à voir avec le mien. Vingt-cinq ans passés en Argentine lui ont donné une poésie très différente de ce qu'il aurait pu faire ailleurs.

Q. — Mais vous ne vous sentez pas divisée entre des cultures, des pays ?

S.B. — Peut-être à un moment de ma vie, je me suis sentie comme cela, les stigmates des fils de Républicains, l'impression d'être assise entre deux chaises, de n'être bien ni ici ni là. Mais cela n'a pas duré, ce ne sont pas les moments-clés de ma vie.

Q. — En 1976, vous avez chanté pour la première fois en Espagne, vous avez eu quelques problèmes lors de votre séjour, les autorités vous ont menacée d'expulsion. Comment s'est passée votre rencontre avec l'Espagne ?

S.B. — La première fois que j'ai chanté, c'était moins d'un an après la mort de Franco. Ce fut très important car je pouvais aller à mes sources, montrer un travail, reprendre contact avec ce que j'avais laissé derrière moi lorsque j'étais petite, voir les changements qui avaient eu lieu. J'ai vu le chemin suivi par la monarchie, Suarez au pouvoir, la formation du parti du Centre, Carrillo passer de l'état clandestin, avec une perruque dans les rues de Madrid, à celui de député au Parlement. Le développement du PSOE...

Ce séjour en Espagne a été aussi très important parce que, de loin, j'ai pu avoir un regard différent sur l'Amérique latine et le Venezuela. J'ai fait un disque avec des compositions de Pablo

Milanès et de Silvio Rodriguez, puis un autre avec Rafael Alberti et, maintenant, je viens d'en faire un avec une très belle musique du folklore vénézuélien. J'avais fait, avant, d'autres disques de folklore, mais dans une toute autre perspective. Maintenant, de loin, je pense que je peux faire mieux.

Q. — Le passage par Paris est important pour vous, ou est-ce seulement une étape de plus ?

S.B. — C'est une étape de plus. C'est mon travail quotidien et si ce n'est pas Paris, ce sera ailleurs... C'est important dans la mesure où c'est la première fois que j'y chante, et la première fois il y a toujours une attente. Mais je n'y accorde pas plus d'importance qu'il ne faut.

Q. — Quels sont vos projets ?

S.B. — Je pense rentrer en mars au Venezuela pour y rester un certain temps, je ne m'en vais jamais très longtemps. Puis, je repartirai pour le Mexique, peut-être le Brésil, Panama et certains pays des Caraïbes. Mais il faut d'abord que je rentre au Venezuela.

Propos recueillis par
■ Catherine BASTARD

DISCOGRAPHIE



● Tout simplement intitulé **Soledad Bravo**, ce disque présente des compositions de Pablo Milanès dont deux sont dédiées à Salvador Allende, de Silvio Rodriguez, une chanson cubaine anonyme du 19e siècle et un poème de Blas de Otero mis en musique par l'interprète.

D'un ton assez grave, ces créations sont servies à merveille par la voix de la chanteuse qui s'enroule ou s'étire au long des mots. Un registre d'une richesse peu commune.

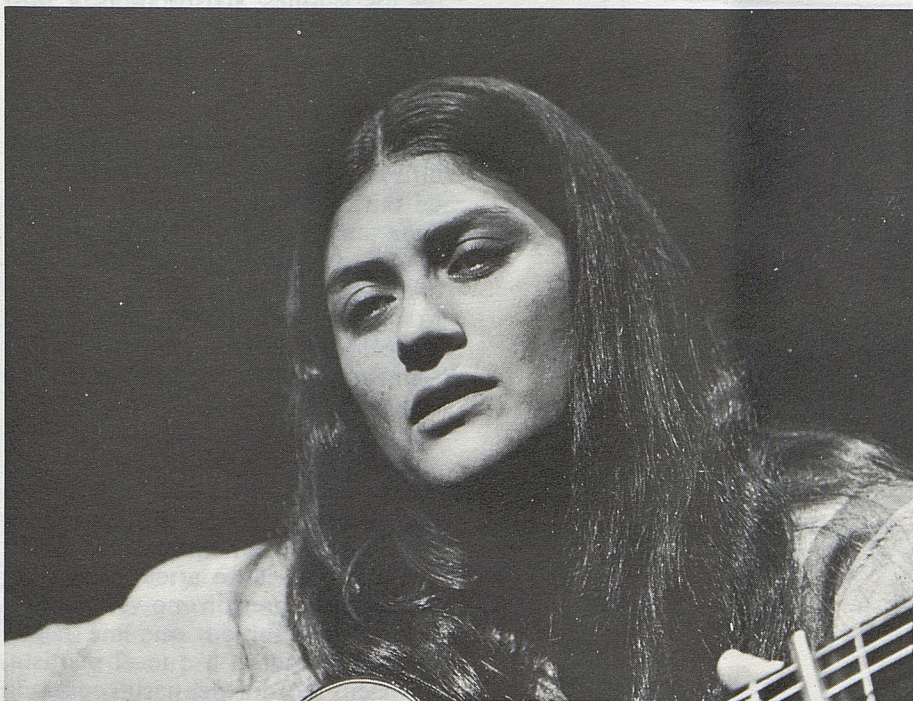
CBS. S 81 709.

C.B.

● Enregistré voici un an en compagnie de Rafael Alberti, ce 33 tours jette un pont entre les deux rives de l'Atlantique : de Cadix à l'Amérique latine. Composé entièrement de poèmes d'Alberti, la musique est de Soledad Bravo (sauf un : **Coplas de Juan Panadero**, dont la mélodie fut composée par Daniel Viglietti), et la moitié des poèmes est récitée par Alberti lui-même. Des réminiscences de Pablo Neruda, auquel d'ailleurs un de ses poèmes est dédié, dans le ton de Rafael Alberti. Que les arabesques de la voix de Soledad épousent la guitare flamenco de Manolo Sanlúcar pour **Rota Oriental, Spain** (base nord-américaine située en Andalousie), que la chanteuse se donne entièrement dans la version portugaise de **Al pueblo de Brasil**, ses interprétations sont merveilleuses, fortes ou tendres, mélancoliques ou violentes.

CBS. S 82589

C.B.



A la demande de nombreux lecteurs, nous présenterons dans chaque numéro un conte ou une nouvelle en langue espagnole ou portugaise.

el piano

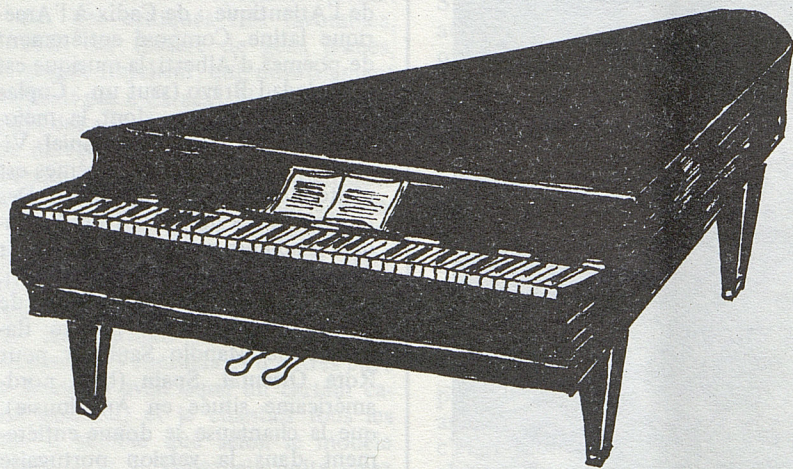
Siempre quise tocar el piano, y todavía a veces pienso que sería muy lindo poder hacerlo, desde aquella vez cuando mi madrastra nos contó la historia de un amigo concertista o casi, que tocaba el piano por oído y que en una presentación, ella se había dado cuenta observando que no daba vueltas la hoja de la partitura para leer lo que interpretaba ; me dije en ese entonces, no importa si no sigo cursos,

siempre podré tocar el piano, total tan mal oído no tengo. Seguir cursos de piano en nuestro país, era y es algo inalcanzable para los hijos de los campesinos. Yo sin embargo crecí con esa esperanza ; lo cierto es que hasta hoy muy pocas veces he tenido la ocasión de acariciar las teclas de un piano que siguió y ha seguido siendo para mi el objeto deseado, lejano e inalcanzable.

Que curiosa es la vida, el piano

tan distante se me ha aparecido en los períodos mas distintos de la existencia ; en la casa de la que fué mi primer gran amor había uno, y ella lo tocaba y yo miraba sus manos suaves deslizarse sobre las teclas para hacerme oír sus progresos musicales. Casi al mismo tiempo vivía yo en la casa de una familia amiga en Temuco y al lado un vecino de apellido Espinoza, tenía un piano, el que escuchaba yo con verdadero deleite en las tardes cuando el vecino o los hijos practicaban.

Se me apareció después en distintas circunstancias, siempre de negro, de frac, tan correcto y solemne como un caballero arrancado de los salones aristócratas y burgueses, que en mansiones coloniales de impresionante arquitectura, se erigen en los barrios residenciales de cualquier capital del mundo ; sin embargo por esa rara habilidad latinoamericana de mezclarlo todo, de faltarle el respeto a todo, de utilizar también todo, en una oda permanente a la improvisación ; lo encontré mas tarde en un prostíbulo irradiando con igual parsimonia la melodía de una cumbia ; como asimismo en una Iglesia Evangélica, esta vez para hacernos oír un himno mientras velabamos al hermano asesinado. Una sola vez lo ví de blanco, y fué en el auditorium de una vieja radioemisora en Temuco, hasta donde llegué para participar en un concurso de canto aficionado... Me causó tal impresión, no verlo con el frac acostumbrado que me negué terminantemente a que el pianista, un viejo gordo de nariz colorada



que usaba bisoné, me acompañara ; era evidentemente algo que rompía mis esquemas, no podía yo cantar acompañado por un piano blanco. Así es que preferí hacerlo solo y tocar yo mismo la guitarra, que en ese tiempo solo rasgueaba mínimamente ; el resultado fue desastrozo, porque en medio de la canción se me olvidaron las posturas y a los pocos segundos de haber empezado mi actuación, el sonido de la clásica corneta me indicaba que estaba eliminado y el « *para otra vez será, continúe ensayando* » del animador me acestó la mas grande puñalada a mi orgullo y a mis pretensiones de cantante.

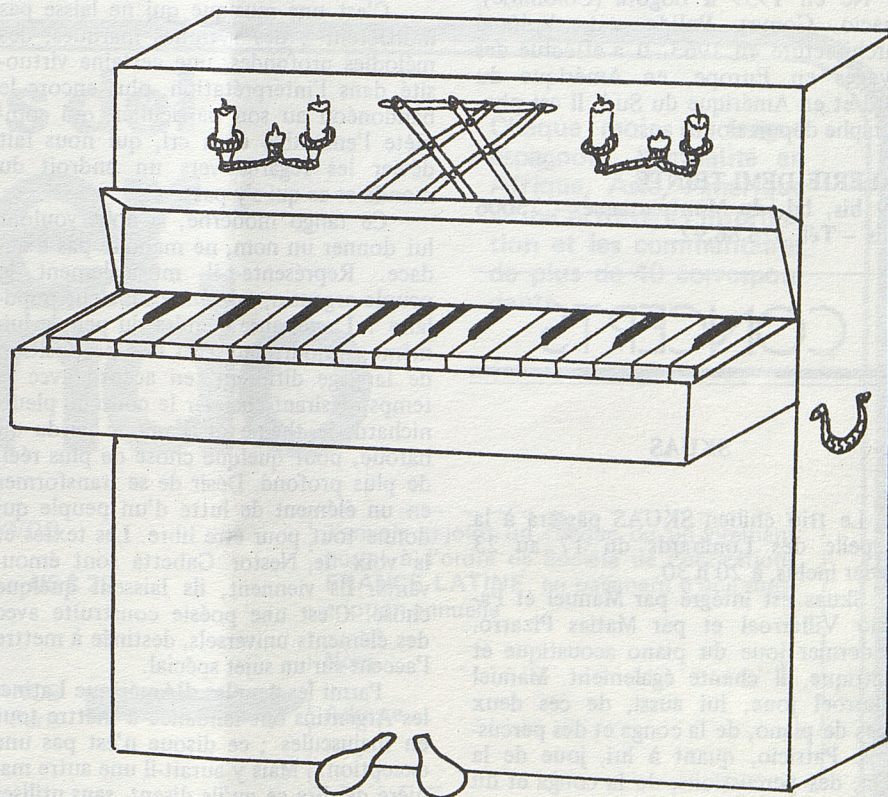
Después recuerdo, trabajaba yo como acomodador en el Teatro Municipal de Temuco, caracterizado por ser el escenario de todas las películas mejicanas que llegaban a la ciudad, para complacer a un público, popular, proletario campesino, además de empleadas domésticas y milicos conscriptos con permiso de salida. Allí oí en la pantalla cantar a Jorge Negrete, Pedro Infante y sobre todo a Miguel Aceves Mejías que con su mechón de cabello blanco y sus pistolas relucientes hacía las delicias de los habitués a aquellas tardes de música, dramas, balazos, canciones y llantos que servían además de excusas para los « atraques » entre las domesticas con los milicos. Una de esas tardes en un film del que ya no recuerdo su nombre, cuyo protagonista principal era un muñeco, se me volvió a aparecer el piano, porque el títere lo tocaba una y cien veces, haciéndonos oír una melodía que hasta el día de hoy me parece lo mas hermoso del mundo, porque esa melodía era La Polonesa N.6 en la bemol Mayor. Op. 53 llamada Heróica de Frederic Chopin. Después de esa tarde volví a sellar mi contrato de admiración para con el piano.

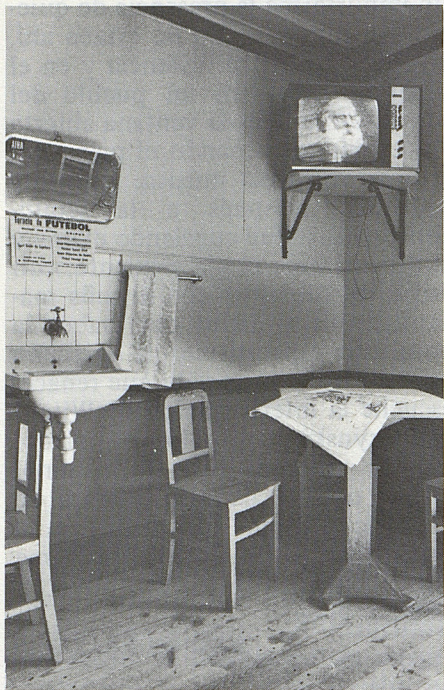
Pasaron muchos años y un día viviendo en el mismo país en que Chopin llevó su exilio a cuestras, me emborraché no se con que pretexto, y cuando tomo trago (no sé si a todos los borrachos le pasará lo mismo) vivo y sueño o sueño y vivo, las mas curiosas experiencias. Estaba rodeado de gentes, alrededor de un piano, brillante y negro naturalmente y oí las voces elegantes

que me decían... Ya pues... tú que eres músico y poeta y cantor haz cualquier cosa y los rostros se alejaban y se acercaban hacia mí, grotescos, burlones, atrevidos, irónicos, hasta provocadores, se deformaban y reían... A mí me dió miedo, cuando miré el teclado semicubierto con un paño amarillo... me imaginé unas fauces grandes, una enorme mandíbula... Y si me muerde ?... experimenté una rara sensación. Me senté mientras todos me miraban como preguntándome.. Y ?... a qué horas ?... sentí de nuevo la sensación rara, esa mandíbula grande, distinguida me aterraba... y toqué o traté de hacerlo primero timidamente, luego con mas soltura y finalmente se empezó a producir la comunión, ese especial acooplamiento entre la música que brotaba y yo. Ya no sentía nada, no tenía miedo, transpiraba y to-

caba, atacaba con verdadera pasión, sin importarme la presencia de quienes me miraban. Yo no estaba ahí, estaba lejos, en la distancia y en el tiempo, estaba en un pueblo del sur de Chile, con la ventana abierta del cuarto escuchando el piano del vecino, la misma música, la misma polonesa. Después a la semiconciencia la fué cubriendo el gris y al despertarme el día siguiente, con dolor de cabeza y con la caña mala, encendí la radio para saber la hora y en especial mezcla de sueño que se aleja con la vida que renace, escuché la interpretación de Witold Malcuzynski, en solo de piano, para la polonesa N.6 en la bemol mayor op. 53 llamada heróica de Frederic Chopin. Me senté en la cama, me rasqué la cabeza y me dije... Mañana mismo me pongo a estudiar piano.

■ Daniel SALINAS





Du 2 janvier au 9 février, le photographe Ignacio Gomez Pulido exposera à la galerie Demi-Teinte une série de photos. Sujet : l'Homme...

Né en 1939 à Bogota (Colombie), Ignacio Gomez Pulido est diplômé d'architecture en 1963. Il a effectué des voyages en Europe, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Il est photographe depuis douze ans.

GALERIE DEMI-TEINTE
159 bis, bd. du Montparnasse - 75006
Paris - Tél. 326.86.92.

CONCERTS

SKUAS

Le trio chilien SKUAS passera à la Chapelle des Lombards du 17 au 23 janvier inclus, à 20 h 30.

Skuas est intégré par Manuel et Patricio Villarroel et par Matias Pizarro. Ce dernier joue du piano acoustique et électrique, il chante également. Manuel Villarroel joue, lui aussi, de ces deux types de piano, de la conga et des percussions. Patricio, quant à lui, joue de la tabla, des percussions, de la conga et du piano.

LA CHAPELLE DES LOMBARDS,
62, rue des Lombards - 75004 Paris
(Métro Halles). Tél. 236.65.11.

• Au Théâtre Marie Stuart à Paris, Martin Saint-Pierre présentera du 31 janvier au 12 février une semaine de « Percussion Itinérante », à 18 h 30.

Le 3 février, il présentera le même spectacle à la Maison de la Culture de Ris-Orangis, à 20 h 30.



DISQUES

Une expression musicale intense, d'une force intérieure indiscutable, tel est le premier 33 tours enregistré en France par *Tiempo Argentino*. Il s'agit d'un tango nouveau, dramatique, qui s'efforce de montrer une réalité présente. Il ne cesse jamais d'être un tango. En l'écoutant on perçoit l'Argentine parfois proche, d'autres fois plus lointaine, mais toujours présente.

C'est une musique qui ne laisse pas indifférent : des rythmes marqués, des mélodies profondes, une certaine virtuosité dans l'interprétation, plus encore le bandonéon au son particulier, qui complète l'ensemble d'un cri, qui nous fait dévier les regards vers un endroit du monde et ce qui s'y passe.

Ce tango moderne, si nous voulons lui donner un nom, ne manque pas d'audace. Représente-t-il musicalement le peuple argentin, est-il une musique populaire ? La réponse viendra du peuple lui-même. Aujourd'hui c'est une proposition de langage différent, en accord avec le temps, désirant changer le contenu pleurnichard, le thème de l'amour perdu ou bafoué, pour quelque chose de plus réel, de plus profond. Désir de se transformer en un élément de lutte d'un peuple qui donne tout pour être libre. Les textes et la voix de Nestor Gabetta sont émouvants. Ils viennent, ils laissent quelque chose. C'est une poésie construite avec des éléments universels, destinée à mettre l'accent sur un sujet spécial.

Parmi les peuples d'Amérique Latine, les Argentins ont tendance à mettre tout en majuscules ; ce disque n'est pas une exception... Mais y aurait-il une autre manière de dire ce qu'ils disent, sans utiliser ce type d'écriture ? Écoutez-le, cela vaut la peine.

D.S.

Tango Rojo. Hexagone. 88 30 19 A

Au festival du court métrage et du film documentaire qui a eu lieu à Lille, le premier prix a été attribué au film *El Domador* de Joaquin Cortes (Venezuela). Le prix Novais Teixeira (l'un des prix de la critique française) est revenu à *Agarrando pueblo* (titre français : *Les vampires de la misère*) des Colombiens Carlos Mayolo et Luis Ospina.

A la dixième semaine du cinéma d'auteur qui a eu lieu à Benalmadena du 10 au 19 novembre, *El brigadista* du Cubain Octavio Cortazar a obtenu le deuxième prix ; le troisième est revenu à l'Argentin Gerardo Vallejo pour son long métrage couleurs *Reflecciones de un salvaje*.

Un film de la République Démocratique Allemande de MM. Heynowsky et Scheumann, *Los muertos no callan* portait témoignage du coup d'État du 11 septembre 1973 au Chili. L'on pouvait également y voir des entretiens avec les veuves des ex-ministres de Salvador Allende, José Toha et Orlando Letelier.

Au festival de Leipzig, en RDA, la Colombe d'Or est revenue à un documentaire hollandais réalisé par Frank Diamand (Hollande) et Octavio Cortes (Chili) : *Nicaragua, septembre 1978*. Ce film a obtenu également le prix Don Quichotte de la Fédération Internationale de Ciné-Clubs.

A la quatrième semaine du cinéma ibéro-américain de Huelva (Espagne), *Gamin*, film colombien de Ciro Duran a obtenu le prix spécial ; le premier prix fut donné à deux films : *Lluvia de Verano* du Brésilien Carlos Dieguez et *Serenata à la luz de la luna* des Catalans Carles Roberts et Josep Salgot.

Le prix du court métrage est revenu au Panaméen Cambefort pour son film *Historia de un soldado sin ejercito*. *La empresa perdona un momento de locura* du Venezuelien Mauricio Wallerstein a obtenu une mention spéciale.

NOUS AVONS REÇU AU JOURNAL

• Le COBA, Collectif de Boycott de la Dictature Argentine vient de publier une brochure *Le dossier noir des ventes d'armes françaises en Argentine*. En vente 5 F au COBA, 14 rue de Nanteuil, 75015 Paris.

• Depuis le mois de novembre, Amnesty International a décidé de lancer, en faveur du Salvador, une campagne d'informations auprès du public, ainsi que des

NOUS AVONS REÇU AU JOURNAL

interventions auprès de diverses autorités afin que soient respectés les Droits fondamentaux de la personne humaine dans ce pays.

AMNESTY INTERNATIONAL. Section française, 18 rue de Varenne, 75007 Paris, tél. 222.91.32.

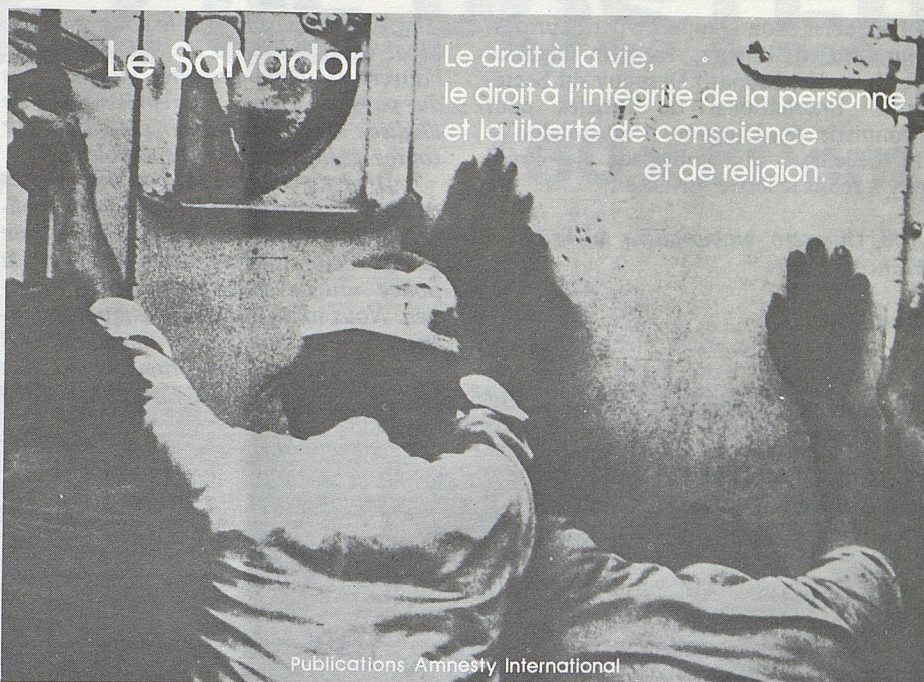
PRESSE

Naissance d'un nouveau bulletin mensuel d'information : *Nouvelles du Pérou*. Pour toute correspondance et abonnement, écrire à : José Bustos, 19 avenue de l'Angevinière, 44800 Saint Herblain.

COMMUNIQUÉ

A l'occasion du trentième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme (adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies le 10 décembre 1948), Amnesty International s'est vu décerner le Prix des Droits de l'Homme des Nations Unies. Il s'agit de l'un des huit prix accordés par l'ONU à cette occasion.

Les prix sont décernés à ceux qui ont particulièrement contribué à la promotion et à la protection des droits de l'homme et des libertés fondamentales



énoncés par la déclaration universelle des droits de l'homme. Ces prix ont été créés en 1966 ; ils ont été décernés deux fois déjà : en 1968 et en 1973. Les récipiendaires sont choisis par un comité spécial

composé de présidents de l'assemblée générale et de l'ECOSOC, et des présidents des trois instances des Nations Unies qui s'occupent des droits de l'homme.

cuadernos del tercer mundo

ABONNEZ-VOUS A

CUADERNOS DEL TERCER MUNDO

Mexique : \$ 300

Amérique latine, États-Unis, Canada : US \$ 20

France, Europe : 150 F.

Coupez et envoyez à Publications FRANCE LATINE, 8, rue Au Maire, 75003 Paris



Chaque mois, en langue espagnole, l'actualité en Afrique, Asie, Amérique latine à travers l'information et les commentaires de plus de 40 correspondants.

J'envoie ci-joint un chèque ou un virement postal à l'ordre de Société de Publications FRANCE LATINE, en paiement d'une souscription annuelle

Nom

Adresse

En vente à la Librairie Centre des pays de langue espagnole et portugaise : 16, rue des Écoles - 75005 PARIS

NOUS AVONS REÇU AU JOURNAL

• Une délégation composée par le professeur Alfred Kastler, le Père Maurice Barth et Me Leandro Despouy du Secrétariat International de Juristes pour l'Amnistie en Uruguay, s'est rendue le 11 décembre à l'ambassade du Brésil et y a remis la lettre suivante :

A M. Guerrero, ambassadeur du Brésil en France - Paris.

Excellence,

Les personnes soussignées souhaitent par l'intermédiaire de Votre Excellence, manifester à votre gouvernement leur profonde inquiétude à propos de la séquestration et de la disparition en territoire brésilien de quatre citoyens uruguayens, le 12 novembre 1978 à Porto

Alegre. Nous savons que le gouverneur de l'État de Rio Grande do Sul a demandé l'ouverture d'une enquête, que des élus du pays ainsi que des représentants de l'Église sont intervenus pour obtenir toutes les informations disponibles.

Il y a eu confirmation du non-respect du droit international. Nous sommes solidaires de l'inquiétude internationale que suscite cette intervention illégale de la police uruguayenne en territoire brésilien. Nous souhaitons que l'enquête aboutisse et nous lançons un appel solennel pour que les citoyens uruguayens Lilian Celiberti de Casariego et Universindo Rodriguez Diaz, illégalement transférés, puissent retourner au Brésil.

Nous prions Votre Excellence de bien vouloir agréer nos respects.

CUISINE

LA RECETTE DU MOIS LE CEBICHE

La cuisine française, la « grande », la « nouvelle » et la « bourgeoise » est variée, recherchée et succulente. C'est tellement connu que ça en est presque indécent. Les Français sont même persuadés que c'est l'Unique, la Meilleure, la Seule cuisine digne de ce nom... avec (concession) la Chinoise.

Il serait dommage que le génie gastronomique de l'humanité se soit épuisé dans l'Hexagone ou dans l'Empire du Milieu. Heureusement, l'Amérique Latine (et d'autres régions du monde, d'ailleurs) a une cuisine bien intéressante, même si le palais français moyen n'est pas toujours capable de l'apprécier. Sa variété suit celle des origines de ses peuples ou de leurs combinaisons : indienne, espagnole, africaine, anglaise, américaine, chinoise, japonaise, italienne, allemande, polonaise, même française (ouf !), de ses climats et de ses produits.

Dans son numéro de mars 1978, la revue avait publié une recette que de nombreux lecteurs ont appréciée. Nous allons donc poursuivre, mais en nous limitant aux choses réalisables dans les villes de France et de Navarre. Ainsi éviterons-nous des plats difficiles ou épuisants comme le *Canard Enterré* - un vieux canard de préférence, enterré vivant jusqu'au cou, le séjour de l'animal dans le sol ayant la propriété d'attendrir les chairs et de faciliter le déplumage. Une fois sacrifié, le canard est coupé en morceaux, doré dans le beurre, puis cuit à petit feu accompagné d'une sauce pi-

cante (piments rouges ronds, ail, poivre et petits oignons) - ou le *Bouc Pourchassé* - poursuivre un bouc, de préférence à plusieurs pour se relayer, jusqu'à son épuisement total, le décapiter, le dépecer, le vider (sans oublier le fiel) et l'enterrer (comme le canard, mais sans tête) pendant quelques heures. Ensuite, le suspendre toute une nuit à la fraîche, enrobé d'une couche de gros sel ; enfin le cuire à la broche en l'arrosant continuellement d'un « révulsif » adéquat (eau-de-vie de canne, ail écrasé, sel, piment broyé et poivre).

Nous apprendrons plutôt ce mois-ci à faire le fameux *Cebiche*, le poisson cru au citron vert, mangé, avec des variantes locales, de Santiago du Chili à Guayaquil.

Ingrédients (pour quatre personnes) :

1 kg de poisson à chair ferme très frais (colin, lieu, bar ou autre), sel et poivre, une cuillerée à café de piment écrasé (piment écrasé, ail, sel, conservés dans l'huile), 3 oignons de taille respectable, 3 épis de maïs, 8 citrons verts juteux, 2 piments rouges frais et longs, un cœur de laitue, 500 g de patates douces à chair orangée.

Recette

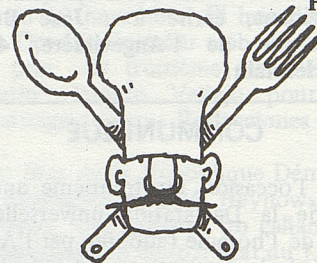
Préparer d'abord les filets, les couper en cubes et les disposer dans un plat profond de faïence ou de terre, saler, poivrer, ajouter les piments frais coupés en rondelles, le piment écrasé et verser sur le tout le jus des 8 citrons verts. Couvrez

l'ensemble d'un tapis épais d'oignons crus coupés en lanières. Ne pas remuer, et laisser reposer une petite heure.

Au moment de servir, mélanger les oignons et le poisson. Servir dans chaque assiette sur un fond de feuilles de laitue. Accompagner le plat de patates douces froides et d'épis de maïs coupés en rondelles, cuits préalablement à l'eau ou à la vapeur.

On peut remplacer le poisson par des coquillages variés ou du calamar, ou bien réaliser le cebiche avec ces 3 ingrédients.

PATTY



MANIFESTATIONS CULTURELLES

L'Amérique latine à Poitiers

La Ville et l'Université de Poitiers organisent, du 13 janvier au 1er mars 1979 des manifestations de divers types autour d'une exposition du peintre argentin Julio Silva. L'exposition a lieu au Musée Sainte Croix à Poitiers.

Le 12 janvier, sur le thème **Un romancier et ses musiques**, un hommage musical sera rendu à Julio Cortazar au Musée Sainte Croix. Y participeront l'auteur, un groupe de jazz et un groupe de tango, dont les noms ne sont pas encore annoncés.

Le 16 janvier, le pianiste argentin Daniel Peruggi donnera un récital.

Le 26 janvier, ce sera au tour du percussionniste argentin Martin Saint-Pierre de faire montre de son talent, au Musée Sainte Croix.

Le 1er février, à l'amphithéâtre Descartes de l'Université, la danseuse Iris Scaccheri donnera un spectacle.

En plus de ces manifestations ponctuelles, des animations seront faites dans les maisons de jeunes et dans les écoles. Des débats sur l'Argentine seront animés par le Centre de Recherches latino-américaines de l'Université de Poitiers. Un cycle de cinéma argentin sera présenté en hommage au cinéaste Torre Nilson, et une soirée sera consacrée aux immigrants.

Pour tout renseignement contacter l'Université de Poitiers.

ACHETEZ CE POSTER

20 f l'unité (+ 5 F de port)

(60 x 80cm)



Cette photo est disponible en format carte-postale (14,5 x 10,5)

Prix unitaire : 3 F

La douzaine : 30 F

La centaine : 250 F (+8 F de port)

Pour toute commande :

Chèques ou virements à l'ordre de la Société de Publication France-Latine

8, rue Au Maire — 75003 Paris

ou

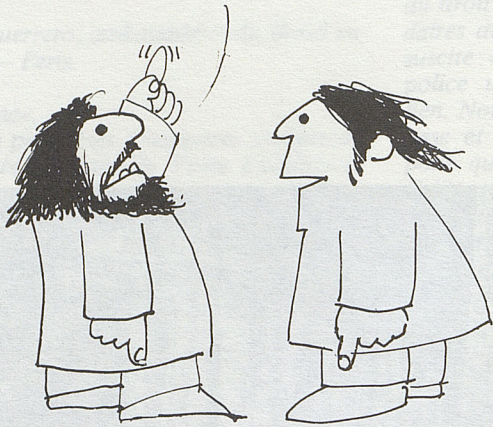
Case postale 7

1219 — Le Lignon / Genève — Suisse

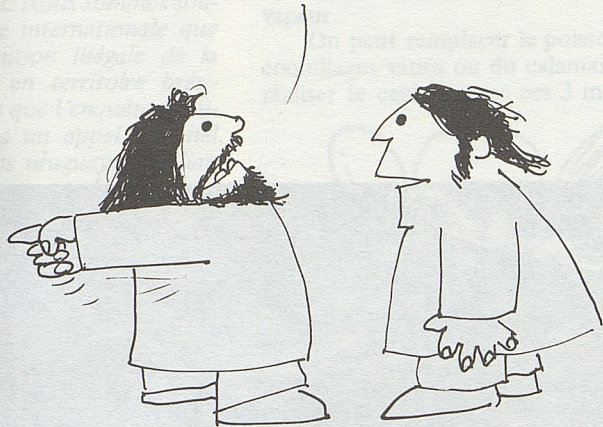
CCP : 12-21777

LES CAMARADES SELON GUIDO ROCHA

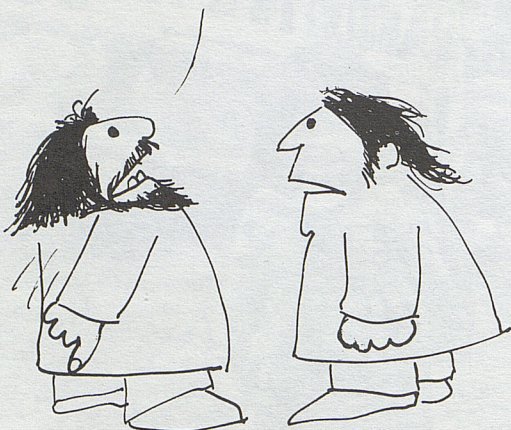
IL FAUT DÉPASSER LE DOGMATISME...



... TOUT ÇA, C'EST DE LA
TRANSPLANTATION MÉCANIQUE



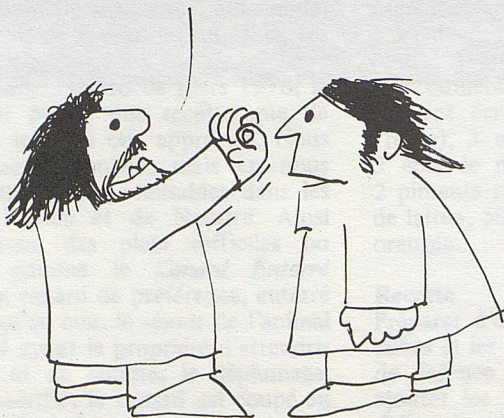
... CE PAYS ET TRÈS PARTICULIER



... UN VRAI FASCISME N'A PAS
DE CHANCE ICI...



... TOUT CE QU'IL FAUT C'EST
DES IDÉES ORIGINALES



... POUR UNIR LES FORCES
RÉVOLUTIONNAIRES



En avant la musique.

A Télérama, nous avons toujours la musique en tête. Parce qu'on ne peut pas vivre sans.

Rengaines, fanfare du 7^e génie, Dylan, Duke Ellington, Bach ou Berio, tout le monde aime la musique. Nous ne l'oublions jamais. C'est pourquoi, au-delà des émissions TV et des nouveaux films qui sortent, nous saisissons toutes les occasions de la faire découvrir : portraits, interviews, analyses et critique des principaux disques, programmes radio.

C'est pour exprimer nos émotions, notre refus et nos plaisirs que nous guetons chaque semaine les événements musicaux.



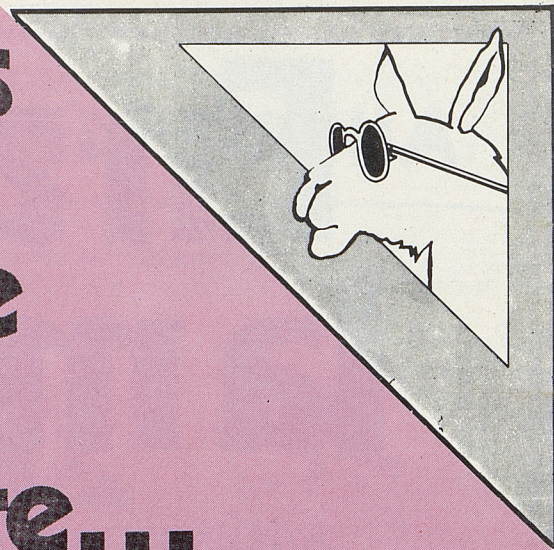
Mirabelle/Delacroix

Télérama

Un hebdomadaire d'opinions sur la télévision, la radio, le cinéma, les disques.

uniclam voyages

faites nous
confiance
l'amérique
est
notre terre...



vols

pérou	2680 f
mexique	2350 f
bolivie	3400 f
vénézuela	2480 f
uruguay	4250 f

Possibilité de faire ces vols dans la direction
AMÉRIQUE / EUROPE

Circuit de 15 jours :

Pérou	: 4.950 F
Pérou-Bolivie	: 6.850 F
Mexique	: 5.945 F

63, rue Monsieur-le-Prince - 75006 Paris - tél. : 329.12.36

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS
UNICLAM-VOYAGES

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____

guides

Pérou	45 F	Guatemala	24 F
Brésil	39 F	Argentine	34 F
Bolivie	34 F	Colombie	34 F
		Machu Picchu	34 F